

DÉCEMBRE



1911

# FIGARO ILLUSTRÉ NOËL



## ESPIÈGLERIE

TABLEAU DE J. CAVÉ. SALON DES ARTISTES FRANÇAIS 1911

MARC SAUREL

Ayuntamiento de Madrid









## Les Chroniques du Mois

### Causerie de fin d'année

La riante solennité de Noël vient, encore une fois, réjouir les petits et donner aux grands l'occasion de maintes fêtes d'élégance. Si la douce et naïve illusion du sabot dans la cheminée s'est envolée avec tant d'autres croyances, la tradition des cadeaux se maintient plus forte que jamais, et nous aimons, de façon très particulière, ces menus objets, souvenirs délicats, bijoux précieux, choisis selon nos goûts par nos intimes et échangés au gai réveillon.

La cheminée est-elle encore envahie ? Ce n'est plus que par de fines bottines, des pantoufles satinées, des mules de lampas, de petits escarpins tout étincelants de strass, voire des « Richelieu » à larges rubans... Nous pouvons y mettre l'assortiment complet de nos souliers, si jolis en ce moment, grâce au goût charmant de notre « chausseur » en vogue. Vous savez qu'il existe, en un coin de la place Vendôme, d'exquises créations dignes de faire rêver Cendrillon elle-même, par ces temps de Noël...

Ces souliers mignons pourraient-ils jamais enfermer la totalité de nos désirs, si tous sont exaucés ? Que ne demandons-nous pas ? Vers quelles fantaisies idéales, attirantes et insoupçonnées ne soupirons-nous pas ?

La mode elle-même est là, aiguillant ces désirs, multipliant toutes les occasions d'avoir besoin de quelque chose... Nos caprices sont bien excusables quand on voit — entre autres — les ravissants bibelots dans lesquels Seugnot nous offre ses délicieux « bonbons ».

Oh ! le joli mot bien français et qui évoque tant de délicates friandises. Bonbons ! — Bonbons des petits enfants qui font des prouesses de sagesse pour les obtenir, bonbons des vieillards qui trouvent, dans leurs parfums sucrés, tous les souvenirs de jeunesse ; bonbons des jolies femmes et de « ces Messieurs » — quand ils sont gourmands ! Les voilà tous, pâtes de fruits, marrons énormes, chocolats inédits, dissimulés dans des porcelaines artistiques, dans des animaux gracieux, conchés sur des coussins de lingerie, et mêlant à la légèreté des den-

telles toute la finesse des « Copenhague ».

Le bonbon de Seugnot se glisse dans les coins les plus graves : voyez-le en cette pochette toute d'actualité qui contient la médaille de saint Raphaël, patron des Aviateurs, et la carte très sûre de toutes les routes célestes. Delft, pâtes de Sèvres, précieuses étoffes, cristaux incrustés d'or, fantaisies spirituelles : rien n'est trop élégant, trop chic pour envelopper les bonbons de cette maison qui ne craint pas d'innover. Cerise et fine champagne sont, en ce moment, les deux parfums qui se mélangent pour former un arôme particulier, dont tous nos gourmets raffolent — le succès de l'année !

Les gâteries qu'on nous réserve consistent encore en parfums, en vrais, ceux qui sont précieusement enfermés en des flacons aux facettes brillantes et blottis au fond d'écrins capitonnés. Le parfum, c'est toute la femme, dans son goût le plus personnel et ses raffinements les plus délicats. Pour cet accessoire charmant de notre coquetterie, nous avons une signature de choix et nous lui restons fidèles... de toute la fidélité dont nous sommes capables. « Campéador », « Thisbé », « Flirt » et « Brise de Mai » sont nos essences favorites : dernières compositions de Pinaud, elles se partagent nos préférences, car rien ne saurait les dépasser en subtilité, en résistance, en distinction...

Et nous atteignons ainsi la fin de l'année, bravant les jours maussades. L'hiver nous plaît pour ses plaisirs et pour ses intimités... Si nous en redoutons les rigueurs, mille secrets de beauté nous préservent de leur atteinte. La bise, aigre et coupante, peut menacer notre épiderme, notre teint peut rougir sous l'action du froid, qu'importe ? — Le Lait Antéphélique de Candès nous mettra à l'abri du hâle, des gerçures qui font notre tourment. Précieux aux Parisiennes, il fait le tour du monde. Ses qualités, qui savent résister au temps, nous ont conquises chaque jour un peu plus. Le Lait Candès s'est installé dans notre boudoir à la place de prédilection. C'est tout dire !

TIC-TAC

### Noël !

Noël ! Noël ! Ce cri joyeux de nos pères résonne toujours avec allégresse dans le cœur des petits et des grands.

Il annonce, en effet, l'année nouvelle, avec son habituel cortège de cadeaux et toutes les espérances qu'il inscrit au grand-livre de l'avenir.

Les Etrennes ! mots qui rappellent une obligation charmante, remontant très loin dans l'antiquité païenne et qui continue, dans notre XX<sup>e</sup> siècle, à jouir d'une faveur sans cesse renouvelée, grâce aux nombreux objets tentateurs, qu'à Paris, principalement, l'on trouve à profusion, pour la plus grande joie des personnes en quête de jolis cadeaux.

Mais si, dit-on, la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne, il importe,



Garniture de bureau  
(Création de M<sup>lle</sup> Saintyves, 350, rue Saint-Honoré, Paris)

néanmoins, d'offrir un souvenir bien personnel, et sortant de la banalité courante.

Les Parisiennes averties savent qu'elles trouveront sans peine, 350, rue Saint-Honoré, tous ces mille riens charmants, qui, pour une élégante mondaine, constituent le plus délicieux présent de Nouvel An.

Bibelots anciens ou modernes, délicates bonbonnières, coffrets et pendulettes exquises, garnitures de bureau, papiers à lettres ornés de monogrammes dont les lettres se détachent sur fond d'or mat, rose de Chine ou bleu d'émail.

Parmi tant d'élégantes nouveautés, ne pas oublier, non plus, de ravissants sacs à main, en moire ou velours ; des sacs garnis, légers et pratiques, spécialement composés pour l'automobile, tous ces élégants bibelots, enfin, qui sont indispensables à la Parisienne de nos jours.

MARQUINETTE.

### Histoire pour jeunes filles

Ne racontons — puisqu'ainsi le veut l'austère sénateur — que des choses éci-fiantes ! Voici l'histoire d'un amour fidèle.

C'est en 1839 que nos amants se rencontrèrent. Elle, connaissait depuis longtemps la gloire ; lui, ne pouvait prévoir encore son illustre destinée. Mais il avait une si superbe énergie ; il avait tant de flamme dans son regard, qu'elle crut aussitôt aux serments qu'il lui fit. Il s'appelait Guerlain, elle avait nom Vendôme.

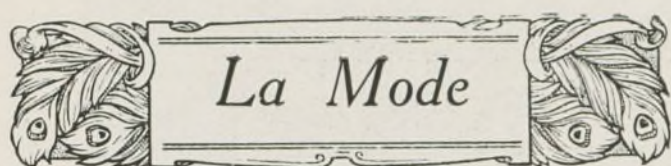
Et vous savez ce qu'il advint. La reine des batailles, la colonne à la robe de victoire, protégea celui qui luttait — non plus pour des territoires — mais pour le règne de la Beauté. Elle lui fit un nom célèbre : qui ne connaît le 15 de la rue de la Paix !

Elle lui donna le secret de parfums sans rivaux ! On dit même — lectrice, hâte-toi d'en faire l'essai — que certains d'eux, tels « Kadine », « Rue de la Paix », « Quand vient l'été », « Pour troubler » ont la puissance redoutable des vieux philtres : ils inspirent l'amour et gardent les cœurs — ô miracle ! — fidèles !



Flacon à parfum  
Collection GUERLAIN





Le don des étrennes est devenu une de ces lois sociales qui, sans être formulées dans aucun code, sont les mieux respectées, les plus suivies. Mais comme nous sommes loin du temps où ces cadeaux se réduisaient à des dons simplement allégoriques, par lesquels on se souhaitait une année douce et agréable!

Maintenant, tout est changé: rien de trop fastueux pour les étrennes!

Qui dit étrennes, dit aussi surprises. Nous n'aimons pas à prévoir ce que nous recevrons, et le mystère, l'inconnu, l'impossibilité de deviner, rendent le cadeau, quel qu'il soit, mille fois plus charmant. Ainsi, je



ROBE DE GAZE NIL.  
transparente de liberty parme, incrustée de Venise d'argent  
et bordée de skungs.  
Fichu de Malines retenu par un galon d'argent.  
Modèle de LAFERRIÈRE. (Cliché Félix.)

sais que les nouvelles créations de Laferrière sont de véritables étrennes par la surprise sensationnelle qu'elles nous procureront; et, bien que nous soyons habituées aux multiples ressources d'élégances, au renouveau de beauté de cette maison, nous serons une fois de plus tenues sous le charme.

Pour ne pas vous enlever la primeur de

ces surprises, j'ai bien envie de ne pas y toucher, même par un trait de plume. Cependant, si je disais un peu... très peu... ce que j'ai vu, aperçu, ce que je sais, combien de curiosités ne satisferais-je pas?

Une femme, décidément, a bien du mal à ne pas bavarder!

Peut-on imaginer l'exquise poésie de cette mousseline rose du Japon drapée et se nouant devant sur un tablier de dentelle? De la chenille en franges, de la dentelle en fichu formant revers, complètent cette toilette, fleurie d'un bouquet de roses d'argent et ceinturée d'une cordelière de même métal.

Après la grâce et le charme souriant de ces nuances délicates, la splendeur d'un manteau russo-byzantin nous émerveille: son brocart aux tons anciens, enrichi d'or vieilli, est coupé de bandes de filet brodé, tandis que les épaules sont prisonnières d'un immense col de même réseau, rehaussé de skungs.

La note sombre et douce à la fois de cette fourrure appréciée, donne aussi un grand cachet à certain brocart vieil or, rebroché d'or dont la Maison Laferrière a créé un manteau inimitable et d'allure et d'originalité.

Dans une note de simplicité, cette fois, remarquons certain manteau de voyage en ratine réversible blanche, à grand col de broderie ancienne vieux tons, du plus charmant effet.

Voulez-vous que nous mettions le point final à cette trop courte indiscretion, par cette charmante orchidée qui, d'un mouvement souple, se drappe en jupe, du plus gracieux effet, et se pare d'un grand col arrondi de Venise!

Le « crêpe Joconde », tout d'actualité et de grâce, enveloppait à certain grand mariage, M<sup>me</sup> de L... de ses lueurs d'un vert très spécial, aux reflets d'émeraude, avec toute son ampleur resserrée sous une tunique de vieux Venise. Pour les réunions du soir, toutes nombreuses et brillantes en cette saison, on prépare d'idéales toilettes de « gaze marquisette », si ténues, si légères qu'on ne peut les comparer qu'à un nuage. C'est infiniment jeune.

Ces tissus souples, ces soieries enveloppantes, sont la folie du moment, malgré l'apparition du taffetas que nous verrons ce printemps en plein succès. La « charmeuse », par exemple, nous a trop bien charmées, pour que nous ne la gardions pas, en favorite, avec tous ses tons adorables d'éclat et de diversité.

Des étoffes composées avec tant d'art pour faire ressortir la ligne féminine, la draper sans l'alourdir, en dessiner toute la fine élégance, ne pouvaient que tenter la

charmante imagination de nos maîtres de la couture, et je soupçonne fort leur attirance d'avoir décidé de plus d'une vocation...

Ne devons-nous pas, par exemple, le succès de Green dans le genre « flou » à la joliesse de ces charmeuses, de ces crêpes soyeux, qui font avec les dentelles de si délicieux mariages?

Green dans le genre flou, — quel étonnement! Ce fut même une petite révolution qui agita la rue de la Paix tout entière. On se repassait la nouvelle du monde des chiffons au monde des théâtres, — et pour l'avoir recueillie à la ville, j'ai voulu savoir ce qu'on en pensait à la scène. M<sup>me</sup> Destrelles, la toute charmante artiste du Théâtre Michel, s'est prêtée de fort bonne grâce à ma curiosité...

— Dix heures du matin. M<sup>me</sup> Destrelles va sortir: elle est surmenée par les dernières répétitions de la pièce prochaine, dont elle me dit merveille, en passant. Jugant les choses d'un mot, soulignant les impressions d'un geste, c'est une intelligence tout en finesse, et un charme tout en sourire.

« — Green, voyez-vous, peut tout se permettre. Il a l'instinct de la ligne, la vision de la couleur. Pourquoi se serait-il cantonné dans des spécialités? Ses petits « trotteurs » sont inimitables, ses amazones infiniment chic, vous connaissez la somptuosité de ses fourrures... Mais il a voulu plus encore, et il a eu raison. Ses robes d'après-midi, ses toilettes du soir sont délicieuses simplement... »

Un peintre peut aborder à la fois le paysage et le portrait; Green passe avec la même souplesse du « tailleur » au « flou », et il sait mettre dans les deux, fantaisie, élégance, avec quelque chose de plus... sa note personnelle. »

Le genre léger, envolant, vaporeux, d'ailleurs, est d'autant plus en vogue que le printemps pourrait bien nous réserver, en mode, quelque surprise.

Mais n'anticipons pas sur les événements. Le printemps est si loin encore! Seul le joli printemps de la Riviera est à nos portes et, mollement blotties au fond des larges sleeping nous irons bien vite le retrouver. La Côte d'Azur garde ses fidèles, malgré les enchantements plus imprévus de l'Algérie ou de l'Égypte, et ses fidèles aspirent au départ. Quelques jours encore et le Paris-Nice sera pris d'assaut, emportant loin du boulevard une partie de ce qui en fait le charme, ses boulevardiers, ses jolies femmes et ses élégances.

Mille créations surgissent déjà, toutes destinées à ces pays du soleil: elles tranchent sur l'austérité de nos parures plus sombres. Eclaircies, égayées, elles

s'harmonisent avec la lumière vive tombée de ce ciel immuablement bleu.

Quel doigté il faut, pour nuancer ainsi les choses! M<sup>me</sup> Havet le possède entre toutes, et s'en sert le plus joliment du monde. Vous savez que c'est elle qui préside aux destinées de la Maison Agnès. Heures destinées! Tous les succès lui ont échu en partage!

M<sup>me</sup> Havet a donc imaginé pour ces départs prochains une foule de tentations



ROBE D'APRÈS-MIDI.  
Dentelle blanche voilée de mousseline verte et noire.  
Grande pointe de velours noir, ceinture de velours  
guimpe de dentelle.  
Signée GREEN et C<sup>e</sup>. (Phot. Talbot.)

très neuves, depuis le petit costume du matin jusqu'au manteau d'Opéra, en allant de la serge au brocart — toute la lyre! C'est une bonne fortune que d'en avoir retenu deux... Une robe du soir, où l'or se mélange à un ton orangé, savamment adouci de Malines, et un vêtement de broché ivoire tout orné de zibeline.

Nous allons vers une température atténuée, c'est entendu, mais pour rien au monde nous ne consentirions à nous séparer de nos fourrures, notre luxe aimé. Ne demandez jamais au thermomètre de gouverner notre coquetterie!

LAURENCE DE LAPRADE.

## Souvenirs et Bibelots

Le soin que nous prenons d'orner notre home des bibelots les plus charmants met



UNE FANTAISIE POUR LA TABLE.  
Confiturier double "LUCKY-BONE", cristal fin  
et nickel argenté de Kirby, Beard et C<sup>e</sup>.

les délicieuses créations de Kirby, Beard et C<sup>e</sup>, au premier rang de l'actualité. Ces mille riens, qui savent se rendre utiles dans une foule de circonstances, sont aussi la

joie des yeux à une époque où nous reculons en toutes choses les limites du raffinement.

Luxe de la table et du boudoir, du fumoir et du salon nous sont également précieux, et nous aimons à leur apporter chaque année des éléments nouveaux. Ici notre embarras grandit par le choix même qui nous est proposé....

Nous arrêtons-nous à ces tables-bureaux si jolies qu'elles nous incitent à écrire, à ces tables à thé si gracieuses avec leur fine marqueterie, ou donnerons-nous la préférence à cette petite fantaisie « Péné-



CHARMANT TÊTE-A-TÊTE A CAFÉ de Kirby, Beard et C<sup>e</sup>.

lope », une table à ouvrage pliante, avec pochette de soie, admirablement combinée dans sa grâce et sa légèreté, pour nous suivre du salon au jardin?

Mais les fines porcelaines nous charment aussi, qu'elles soient de Copeland, « Coalport », ou « Worcester », ainsi qu'une foule de bibelots de nickel argenté, confituriers, coquetiers, beurriers, sucriers, que sais-je encore?

La « théière antitanique » et la théière bouil-

loire « Kirby » représentent de leur côté toute l'élégance dans la forme et tout le sens pratique dans la destination.

Ce sont des heures charmantes que nous passons 5, rue Auber, heures de flânerie parisienne, qui nous permettent de choisir avec goût les bibelots que nous aimons à



POUR LE DÉJEUNER DU MATIN.  
Service à œufs sur plateau nickel argenté  
de Kirby, Beard et C<sup>e</sup>.

recevoir, les souvenirs que nous aimons à donner.

TIC-TAC.





CAPRICE

Manteau broché ivoire avec grand motif de broderie au dos. Col et garniture de zibeline.

(Phot. Félix)



COPPÉLIA

Très jolie robe du soir, lamé orange et or. Habit de mousseline soie beige brodée et frangée. Manches en Malines, décolleté mousse'ine et dentelle, drapé à la jupe retenu par gros motifs de passementerie.

Modèles de la Maison AGNES (Madame Havet, directrice), 7, rue Auber





LA "RENAULT" EN VACANCES



— CONSOLEZ-VOUS ! AUSSI SUREMENT QUE L'HIRONDELLE, LA "RENAULT" REVIENDRA.





CHARLES W. BARTLETT

MARCHÉ AUX FRUITS

(PEINTURE A L'EAU)

Ayuntamiento de Madrid











*Nous roulons en automobile...*

# Chasse au Renard

Par M. RENÉ BAZIN, de l'Académie française

Nous roulons en automobile, vers le nord-ouest du Yorkshire.

Matinée fraîche de la fin d'octobre, pas de vent, terres presque sans relief.

La pluie a l'air de ne tomber que par habitude, elle est lasse et lente; lord H... affirme qu'elle va cesser. Je le souhaite sans y croire. « Vous verrez, dit-il, c'est une belle journée qui se prépare. Oh! le petit renard n'a qu'à se bien tenir!... Mais je vous fais mes excuses, vous ne trouverez pas les chasseurs en habit rouge: il est absolument irrégulier, vous le savez, de mettre l'habit rouge avant le 1<sup>er</sup> novembre... Un peu de vitesse, John! Nous apercevrons tout à l'heure les futaies de Bramham. »

En attendant, il tire d'un sac de voyage une provision de chocolat, et, après en avoir offert à lady H... et à une jeune femme dont la tête rose et blonde, au fond de la voiture, sort tout ébouriffée d'un amas de fourrures brunes, il baisse la glace de devant et donne une tablette à John, une tablette aussi à Tom, le premier cocher, qui vient avec nous, je suppose, pour juger certains chevaux irlandais qu'on doit présenter à mon hôte. L'auto file à toute allure, sur la route déserte, sous la pluie tenace, et la boue gicle tout autour, en gerbes et en balles.

Vers neuf heures, les terres commencent à monter; derrière le rideau de la pluie, lamé d'argent par les grosses gouttes qui tombent encore, une bande violette, régulière, se lève au-dessus de l'horizon à gauche. Elle commence à un mille de nous peut-être, mais, à mesure que nous courons, elle se prolonge, elle se déroule, elle naît de toutes les brumes qui la cachaient, et qui fondent quand nous approchons, et qui la montrent. C'est le parc de Bramham.

John donne un coup de corne, et tourne. Nous descendons dans un chemin qui n'a aucune apparence d'avenue, nous passons une barrière gardée par une maisonnette ruisselante de pluie et verdie par la mousse; nous montons à travers un massif d'arbres, et, au moment où la voiture atteint le sommet de la côte, le soleil paraît. Si pâle que soit la lumière, quelle merveille nous en vient, et quelle joie! Devant nous, un parc des contes de fées: des prairies illuminées, qui ondulent, des groupes d'arbres lourds, encore feuillus et tout fumants, des lointains de futaies bleues, des éperons plus proches qui entament l'herbe et le soleil, des criques, des entrées sous bois, et là, partout, des nappes de fougères, d'un modelé souple, ardentes sur les lisières, et qu'on



*Elle saute un ruisseau...*





Derrière le grand pur sang qui mène la course...

suit sous les branches, et qui reçoivent l'ombre sans cesser d'être claires. On arrête l'auto. Lord H... se lève, sourit d'un sourire de plaisir et d'orgueil, fait de la main un signe de bienvenue.

— Ah ! la voici !

Il n'en dit pas plus. Je regarde. Du château invisible, d'une clairière de forêt, du tournant d'un massif, de je ne sais où, une femme accourt au grand galop de son cheval blanc. On ne peut voir encore son visage, ni ses cheveux, ni la coupe de sa jupe. Mais comme on devine son âge et la moitié de son âme ! Elle est jeune, j'en suis sûr, elle a une jolie taille, elle monte à ravir, elle aime la chasse, le cheval, l'air vif, le parc, l'Angleterre et la vie. A toute allure, elle descend un raidillon au milieu des prairies, elle saute un ruisseau, tourne un groupe de hêtres, fond sur nous comme si elle chargeait en bataille, s'arrête à trois pas de l'auto, répond au sourire de lord H..., et dit :

— Bonjour, père !

Le cheval est crotté jusqu'à moitié du ventre, le vêtement de chasse, en gros drap, a fait plus d'une campagne, mais la chasseresse est jeune.

En quelques minutes, nous sommes devant les ruines d'un vaste château, incendié en 1825. Une aile a été sauvée et les châtelains d'aujourd'hui l'habitent. Mais tous les murs avaient tenu bon ; ils sont encore debout, noircis, percés de deux étages de fenêtres qui sont belles de lignes, mais si tristes depuis que le regard de la maison n'est plus en elles, et l'on me dit que peu à peu, chaque année, on rebâtit quelques-unes des salles de réception et des chambres d'autrefois. Les communs n'ont pas souffert. Ils sont faits à la taille et pour l'usage d'un rendez-vous de chasse où toute la gentry, de vingt lieues à la ronde, peut tomber à l'improviste, avec son train de serviteurs et de voitures. Dans la cour, deux chevaux nous attendent. L'un est pour lord H..., l'autre est pour moi, et nous partons tout de suite, accompagnant Mrs L. F..., qui n'a pas mis pied à terre.

Le bois n'était pas loin. Par un chemin forestier, tantôt rembourré de brande, tantôt glissant et fondant comme une glace mi-pistache et mi-chocolat, étroit d'ailleurs et souvent entamé par les touffes de rhododendrons, nous arrivons au carrefour. Je ne m'attendais pas à voir un pareil peloton de chasseurs. Ils sont là plus de quarante, en jaquette et chapeau

rond, montés sur des chevaux de tout poil, de toute taille, bien nourris comme leurs maîtres. Je songe : tout à l'heure, s'il y a un débâcher en plaine, le train sera sévère. Parmi les hommes, quatre femmes dont deux ne sont plus jeunes et dont pas une n'a un costume neuf ou un galon. Elles viennent pour la chasse, comme sont venus tous ces gentlemen, quelques-uns sans doute invités, la plupart simples voisins, propriétaires, fermiers, gens de liberté les uns et les autres, qui ont un cheval, l'envie de galoper pendant trois ou quatre heures, et qui n'ont qu'un salut à faire pour être admis dans le cortège seigneurial du renard. Je suis présenté au maître d'équipage, qui monte un pur sang noir, admirable, — et il me prie, lui aussi, d'excuser l'absence d'habits rouges : « Avant le 1<sup>er</sup> novembre, vous comprenez... »

— Parfaitement.

Il m'explique qu'il a une meute de cent chiens de renard, divisés, je dirais en France en deux chœurs, et qu'on chasse, à Bramham, quatre fois par semaine. D'un geste, il me montre un carré de futaie, chênes mêlés de sapins.

— Vous entendez ! Ils cherchent une voie ; les piqueurs les appuient : « Go in ! Go in ! » Tout à l'heure, dès qu'un renard sera levé, les hommes crieront : « Forward ! »

J'entendais, en effet, le « Go in ! » tranquille des piqueurs. De grosses gouttes tombaient des arbres, avec tapage, sur les capes de feutre et les pèlerines de caoutchouc. La respiration des hommes et des bêtes emplissait de fumée jaune les quatre sentiers qui se croisaient, et, au travers, je voyais passer, sous les branches, l'ombre muette et rapide des chiens de meute.

— L'un des obstacles que nous rencontrons ici, pour la chasse au renard, reprit M. L. F..., c'est le rhododendron. Ces diables d'arbustes sont si fournis, regardez-les, ici, là, et plus loin encore, que si le renard se fourre sous leurs racines, très souvent on ne peut l'en déloger.

A ce moment, un cri suraigu, prolongé, quelque chose comme un son de clarinette éperdue. C'est le *Forward* ! Aucun aboiement des chiens ; aucun appel de corne.

— Il a vu le renard ! me dit le maître d'équipage, qui met son cheval au trot.

Tous les chasseurs se pressent dans le chemin qui monte



un peu. Plusieurs entrent sous bois. Nous y entrons bientôt tous. Les piqueurs et les chiens ont disparu, fondu, sans donner de nouvelles. Les chevaux s'ébrouent; ils trébuchent sur des branches mortes que la mousse cachait; un faisan part, éblouissant, puis une bécasse; les chasseurs à tir saluent l'oiseau d'une exclamation involontaire; le sous-bois devient clair, les arbres ont du ciel et des nuages jusqu'au-dessous de la fourche, c'est la sortie de la futaie, tout le monde rallie, nous arrivons en paquet à la barrière ouverte, comme des grains de plomb à la gueule d'un fusil... Et alors, alors, dans une prairie immense, les quarante chevaux se lancent à fond de train. Derrière le grand pur sang noir, qui mène la course, ils filent en ligne droite, ils cherchent à dépasser le voisin, ils l'éclaboussent, ils vont le mordre, ils font honneur à l'avoine du Royaume-Uni, à la belle piste verte qui sonne comme une

caverne; ils emportent des cavaliers plus ou moins enivrés par la vitesse, mais tous attentifs à serrer les genoux. Personne ne tombe; il n'y a qu'un chapeau qui s'envole. On traverse à la débandade un boqueteau, et la course effrénée reprend, et de lui-même l'escadron se reforme. Quelques amateurs ont rencontré une superbe palissade, haute et vieille, et se sont hâtés de la sauter, — je crois même qu'ils l'ont écrétée, — mais le cheval noir du maître d'équipage, avec un à-propos dont je l'ai remercié tout bas, a découvert une brèche. Et la seconde prairie coule sous nos étriers, les bouquets d'arbres grossissent, frissonnent, nous frôlent et entrent dans le passé. Où sont les chiens? Où est la chasse? Nous entrons dans le champ, puis dans

un autre. Les haies sont claires. On se met au trot, on se met au pas. Nous voici dans une pièce de terre montante, et j'aperçois les piqueurs tout au bout. Les grands chiens tricolores galopent en tous sens; ils ont perdu le renard; ils sont toujours muets; j'admire l'extraordinaire rapidité de leur quête; je me souviens de ces ombres tournantes, de ces randonnées des chiens qui chassent la martre dans les nuits de lune. Mon voisin, un Anglais massif, se penche, et me dit cette phrase aérienne :

— Les voies du renard sont légères!

Nous sommes battus. Nous piquons par les chemins, en trotinant, vers un autre bois. Une demi-heure ne s'est pas écoulée qu'un second « Forward! » aussi aigu que le premier

m'apprend qu'un second renard a quitté son gîte. Je le suis un peu de temps; mais je dois prendre, à la fin de l'après-midi, un train qui me ramènera à Londres. Lord H... m'avertit qu'il faut se hâter, et, pour me consoler :

— Je vous ménage une surprise, me dit-il.

O phrase que j'ai entendue si souvent quand j'étais jeune! En ce temps-là, elle était toute-puissante. Elle le fut encore une fois, peut-être pas la dernière, et j'eus raison d'y croire.

Revenus au château, nous traversons le rez-de-chaussée incendié et, par un perron tout moussu, nous descendons dans les jardins. Comme elle est jolie, d'un dessin ferme et d'une proportion juste, cette pelouse allongée, qui se termine en éventail, au pied d'une terrasse demi-circulaire plantée d'arbres! On jurerait!...

— C'est curieux, dis-je à mon guide, de retrouver ici, dans le Yorkshire, les architectures de Versailles.

Il sourit, et m'emmena à droite. Des charmilles, des portiques d'arbres taillés, très larges, montent doucement; nous les suivons pendant plusieurs centaines de mètres, et j'arrive au carrefour de sept ou huit charmilles pareilles qui s'enfoncent dans la forêt. Belles routes d'or, si bien parées par l'automne, si calmes dans le soir tombant. Nous prenons l'une, puis l'autre, et nous allons où elles veulent nous conduire, au sommet d'un tertre enveloppé de futaies anciennes, et d'où descend un escalier dont le pareil n'a été vu qu'en songe. Il n'est ni trop rapide, ni trop lent; il descend d'abord tout droit, entre les chênes, les ormes, les frênes qui tendent de chaque côté leurs bran-

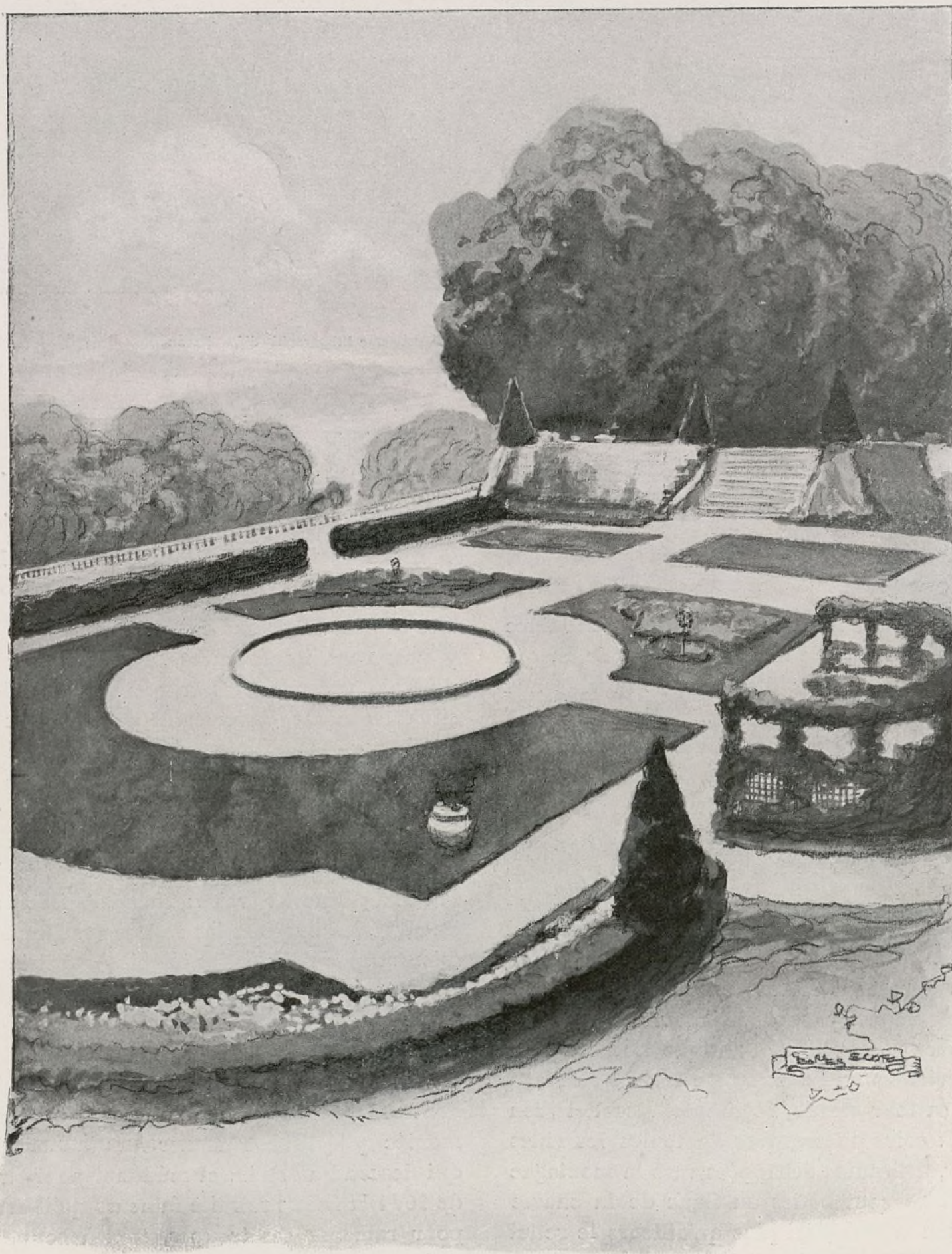
ches et ne peuvent les réunir, tant il est vaste; puis il coude, on ne le voit plus et on le devine dans les pentes du vallon où la brume bleue habite; et chacune de ses marches est un étang, un miroir d'eau encadré de marbre, une chose claire dans la forêt et taillée comme un diamant. Je demande :

— Qui a fait toutes ces merveilles, les échelons de lumière, les charmilles, les pelouses, les avenues?

— Le génie de la France, me répond lord H... La tradition affirme que Le Nôtre a dessiné le parc.

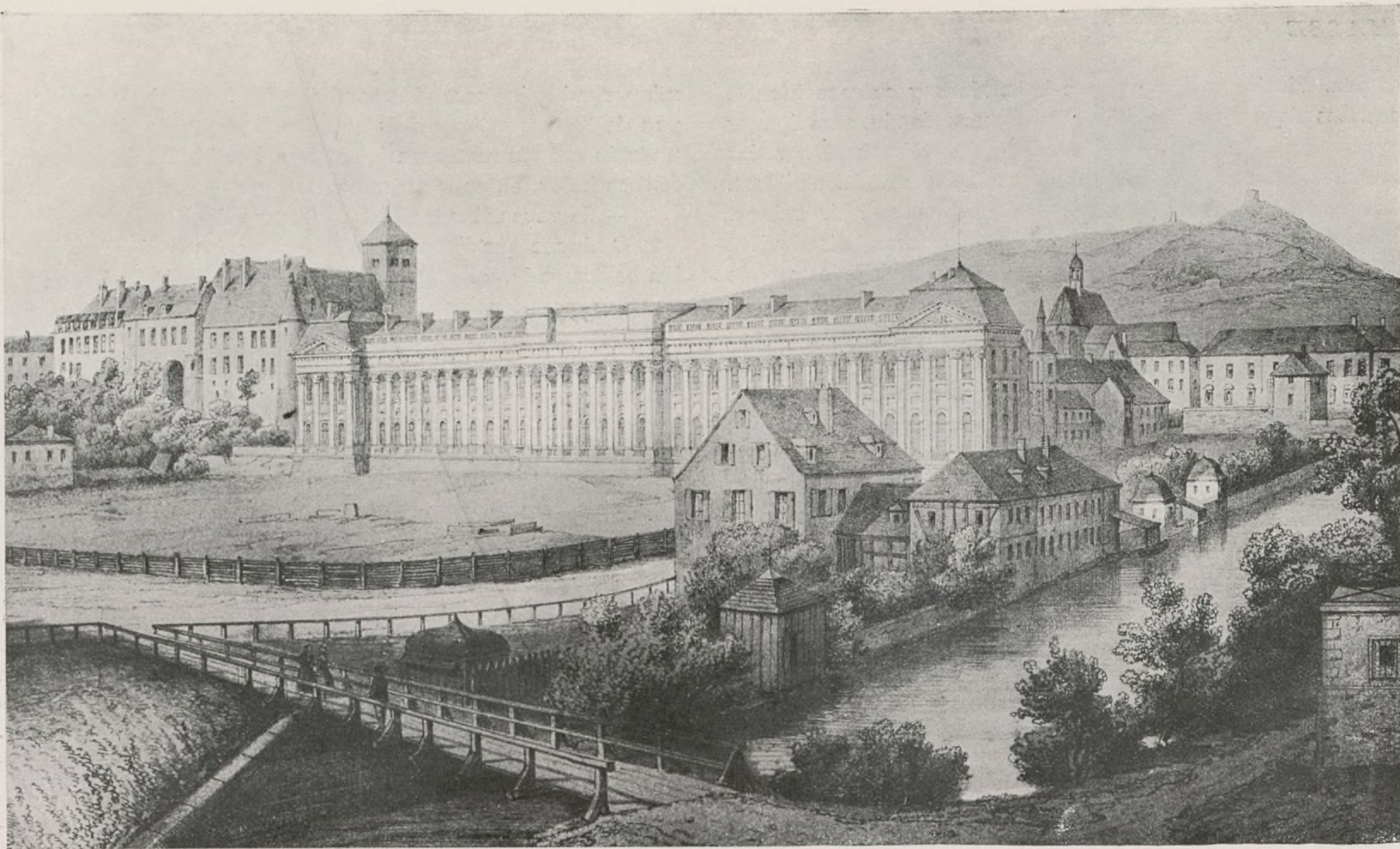
Le soleil se couchait. Les miroirs d'eau étaient rayés de pourpre. Je restai là cinq minutes, et je ne regrettai plus la chasse.

RENÉ BAZIN, de l'Académie française



Le Nôtre a dessiné le jardin...





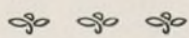
Le Château de Saverne vers 1830, d'après une lithographie d'Asselineau

## Un Petit Versailles Alsacien

Par GEORGES DELAHACHE

A Saverne, en Alsace, sur la place du Château, une mince colonne de grès s'élève, vieille de deux siècles et demi, qui indique en milles germaniques les distances de la ville aux points importants du globe : «..... Prag 75 ..... Jérusalem 495 ..... Mexico 1350..... » Saverne, centre du monde ! Un de ses historiens n'a pas trop souri de cette idée... Je n'irai pas tout à fait jusque-là. Et pourtant... les petites villes, elles aussi, ont parfois leurs destins. Au promeneur curieux, elles ne racontent pas toujours leur seule histoire à elles, amusante ou singulière ; il y rencontre, surpris, quelque chose de plus et qui leur vient d'ailleurs : un peu de l'âme commune. Saverne est une de ces privilégiées.

Aujourd'hui, une gare sans fièvre ; une rue de la Gare, comme partout ; après quelques pas, un pont sur la Zorn, avec les Vosges au fond ; puis, « en ville », l'antique hôtellerie du *Bœuf noir*, quelques vieilles maisons comme la maison Katz, l'église paroissiale et sa tour carrée, l'église des Récollets, son cloître et ses fresques : coins pittoresques de toutes les villes qui ne sont pas d'hier, attirantes échappées vers la montagne vosgienne. Mais où donc apparaît ici plus qu'ailleurs le reflet de la vie nationale ?... Voici, droite et lente, la Grand'Rue suivie du Faubourg ; voici, derrière ce canal et ces arbres, le Château ; et c'est là, — Grand'Rue et Château, — avec toute l'histoire de Saverne, beaucoup de notre histoire à nous.



La Grand'Rue et le Faubourg, c'est, en effet, la grande route de Paris à Strasbourg, la route qui, de toute antiquité, profitant d'une dépression des Vosges, conduisait le plus commodément au Rhin. Petit fait topographique d'où découle presque toute la destinée de Saverne, et son nom même. Oui, son nom. Saverne ? *Tabernae*, les *Tavernes*, les boutiques qui se montaient autour des camps romains, où le soldat en campagne trouvait tout ce qu'il n'avait pu emporter dans son bagage.

Les armées romaines ont passé sur cette route ; bien d'autres y passèrent, impétueuses, descendant des Vosges ou sortant du Rhin, presque sans trêve, pendant des siècles. Par cette situation même, Saverne fut un des lieux de l'éternel conflit. De l'est, — les Alamans s'en emparent en 355 et la détruisent ; de l'ouest, — l'empereur Julien les chasse en 357, et la reconstruit. Détruite encore, puis encore rebâtie, puis, de nouveau, des batailles et des destructions, des noms et des choses qui n'évoquent pour nous qu'un passé vague à peine rajeuni par le romantisme littéraire : Henri l'Oiseleur, l'évêque Wigerich de Metz, les burgs et les reîtres, les grands coups d'épée et les mises à sac ; là-haut des témoins subsistent, le Haut-Barr, le Griffon... Plus tard, en 1552, Henri II s'y arrêta quatre jours, dans ce *Voyage d'Austrasie* qui donna les Trois-Evêchés à la France. La Guerre de Trente ans, flux et reflux battant impitoyablement les murs de la petite ville. Puis, voici Turenne promenant ses grands yeux sombres et pleins de feux sur cette montée qui peut le ramener vers la Lorraine, sur cette vallée qui descend au Rhin, et méditant peut-être dès le printemps de 1674 la fausse retraite fameuse qu'il exécutera l'hiver venu, pour ramener ses troupes, tout à coup, par Belfort... Chefs de bandes qui se disputèrent la plaine alsacienne et ses richesses, chefs d'armées qui veulent cette Alsace pour assurer par elle l'idéal national qu'ils représentent, — presque tous ont fait résonner dans Saverne le pas lourd de leurs soldats.

Le passage de ces bandes et de ces armées avait, le long de la route, peu à peu fait la ville, — alluvion du fleuve guerrier. D'autres querelles — querelles de famille — amenèrent là, d'Alsace même, un évêque : Guillaume de Diest, évêque de Strasbourg, qui, fort tourmenté par la haine des Strasbourgeois, vint chercher un refuge à Saverne (1417) et y construisit un lourd bâtiment carré flanqué de tours rondes : le Château. Résidence de sûreté que les révolutions religieuses allaient rendre encore plus précieuse à l'évêque ; car, si les bourgeois de Strasbourg ne s'accordaient pas avec lui, même du temps



qu'ils étaient bons catholiques, à plus forte raison dut-il craindre leur turbulence lorsque les travailla l'esprit nouveau du protestantisme. Proche de la Lorraine, dont les ducs protégeaient l'évêque contre la Réforme, Saverne devint, en face de Strasbourg protestante, le siège du gouvernement épiscopal.

Un jour vint pourtant où l'évêque, qui était alors François-Égon de Fürstenberg, sortit de Saverne avec joie pour regagner Strasbourg, — qui venait de faire sa soumission à Louis XIV (1681). Cette soumission comportait la restitution de la Cathédrale au culte catholique, et telle fut la sainte joie qui remplissait l'âme de François-Égon qu'en haranguant le roi au grand portail, il se compara au vieillard Siméon recevant Jésus au Temple... Au retour, Louis XIV s'arrêta à Saverne, où François-Égon le logea dans son château, la nuit du 27 octobre. Le lendemain, quatre cents chevaux, réunis sur l'invitation de l'intendant, attendaient « au pied de la montagne, afin d'aider aux équipages de la suite du Roi à la monter » ; montée difficile, que la pluie rendit plus pénible encore...

Quand le cortège royal eut disparu, boueux et cahoté, le vieillard Siméon, si glorieux fût-il d'avoir repris possession du Temple, se garda bien pourtant d'aller résider à son ombre. Plus d'une raison de prudence et d'agrément retint l'évêque — celui-là et ses successeurs — à Saverne. Déjà, quelques années même avant le voyage de Louis XIV, François-Egon, serviteur dévoué de l'influence française, avait abattu le château de Guillaume de Diest, pour en élever à sa place un nouveau dont il avait confié la décoration à un jeune artiste alors inconnu : Coyzevox. On admira bientôt, au plafond de la grande salle, un Apollon entouré des Muses, dans l'escalier d'honneur quatre immenses trophées, dans le parc vingt-quatre termes de grès : dès avant la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, l'air de Versailles avait touché Saverne. Vienne le XVIII<sup>e</sup>, et l'on y verra paraître presque toutes les grâces et toute la splendeur et la vie même de la ville du Grand Roi : pendant quatre-vingts ans, des Rohan allaient y régner.

Ce que fut le premier de ces Rohan, Armand-Gaston-Maximilien, les qualités peut-être superficielles, mais séduisantes, et les défauts gracieusement déguisés qui concoururent à sa glorieuse carrière, nous apparaissent également dans le bien et dans le mal que ses contemporains ont dit de lui : l'éloge pompeux que fit du Cardinal, après sa mort, M. de Bougainville, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, et le dessin malicieux que crayonna dans ses *Mémoires* le marquis d'Argenson, se ressemblent plus qu'on ne croirait au premier regard. Il avait « une figure noble et dont les traits heureux semblaient formés par les Grâces », dit Bougainville ; sa taille ni ses traits ne sont « d'un prince fait pour commander une armée », dit d'Argenson, mais, « quand il était jeune, c'était un charmant abbé de qualité ».



Le Cardinal Armand-Gaston de Rohan

seul de ses titres qu'il n'attribue à ses intrigues, ou aux « beaux yeux de M<sup>re</sup> de Soubise », sa mère. « Ce fut », dit-il de lui avec sa rude ironie, « ce fut le plus beau cardinal du Sacré Collège ». Terrible compliment, qui répondait apparemment au sentiment public, puisqu'on le surnomma *La Belle Eminence*. Mais qu'importe si d'Argenson, si Saint-Simon même avaient raison contre le trop bienveillant Bougainville ? *Belle Eminence*, soit, mais qui « soutint par sa magnificence l'éclat du nom français » et qui,

« Convaincu que le vrai pour subjuguer utilement les esprits, doit triompher des cœurs », « il eut toujours l'heureux don de plaire et de persuader », dit Bougainville ; — politesse coquette et factice, si l'on en croit d'Argenson, qui « porte si bien le masque ou l'empreinte de l'amitié et de l'intérêt, que même persuadé qu'elle n'est pas sincère, on s'y laisse séduire ». « Qualités aimables » qui le rendent « si cher à la société », « sensible au plaisir d'être aimé », que d'euphémismes sans doute dans le langage de Bougainville !... « Galant », mais qui « trouve assez d'occasions de satisfaire son goût pour le plaisir avec les grandes princesses pour ne pas encanailler sa galanterie... », que d'indiscrétion dans la discrétion de d'Argenson ! Vraiment, ces deux portraits ne se superposent-ils point à merveille ? Quant à l'acérbe Saint-Simon, il le hait de toute la haine qu'il éprouve pour tout

ce qui est Rohan :



Le Cardinal Louis-Constantin de Rohan

pour le plus grand bien de l'État, « répandit dans l'Alsace l'abondance et la joie ».

Du château de Saverne, en l'achevant, il fit un chef-d'œuvre de l'art français du XVIII<sup>e</sup> siècle : large façade sur les jardins, du côté de la ville une vaste cour d'honneur, une multitude d'appartements, un escalier majestueux, des ornements sculptés par Robert Le Lorrain, des plafonds peints en grisaille par Brunetti, terrasse, cabinets de verdure, grottes et jets d'eau, une forêt convertie en faisanderie, une pièce d'eau appelée le Canal qui s'étend depuis le Château jusqu'à Steinbourg et sur laquelle on se promène en gondoles : mille souvenirs de Versailles, non indignes du modèle.

Dans ce cadre magnifique, le Cardinal était à l'aise pour montrer comment un Rohan sait recevoir. Réception de Marie Leczinska, que Louis d'Orléans venait d'épouser à Strasbourg par procuration de Louis XV et qu'il conduisait par étapes vers son royal époux ; hélas !



Le Cardinal Louis-René-Edouard de Rohan



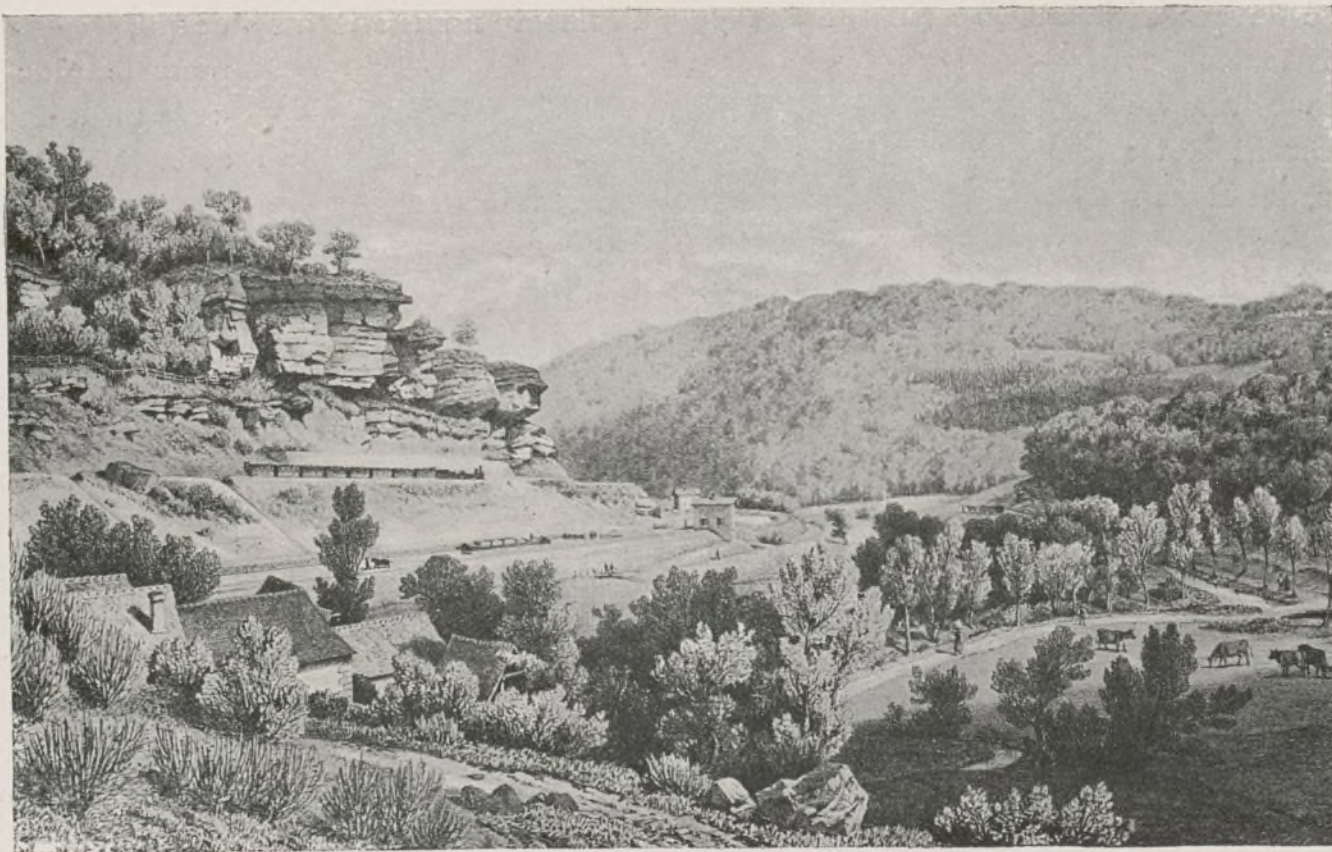


la pauvre princesse ne pouvait regarder le bon Stanislas, son père, sans que les larmes lui vinssent aux yeux. Réception, après la maladie de Metz, de Louis XV convalescent, mais qui se plaignait encore « de douleurs dans les entrailles » et qui, une fois entré dans le château, n'en « sortit point de tout le jour ». Réceptions un peu dolentes... La vie ordinaire était plus gaie, celle qu'un témoin nous a dépeinte, le marquis de Valfons, officier en garnison à Strasbourg, qui vint souvent souper à Saverne. « Le château, le parc, tout y est grand », dit-il, et « M. le Cardinal l'ornait » encore « par sa présence ». Toujours « de vingt à trente femmes des plus aimables de la province », et « très souvent ce nombre était augmenté de celles de la Cour et de Paris ». Parfois, l'abbé de Ravennes, vieux conseiller d'État, se plaignait avec humeur au Cardinal : « il trouvait tout plein de poudre, criait pour les meubles », gémissait « de l'indiscrétion publique ». — « Liberté et facilité, Monsieur l'abbé, répondait le cardinal, sans quoi nous ferions de ceci un désert!... » C'est dans l'organisation des parties de chasse que se montrait le mieux la complaisance du maître à l'appétit de plaisir de ses hôtes. Toute « la compagnie », réunie « au bas des coteaux », attendait le gibier que les gardes avec six cents paysans s'employaient à rabattre; « on choisissait son terrain pour se mettre à l'affût, et de crainte que les femmes n'eussent peur étant seules, on leur laissait toujours l'homme qu'elles haïssaient le moins pour les rassurer »; et, à une heure de l'après-midi, « sous une belle tente au bord d'un ruisseau », « un dîner exquis » était servi, « assaisonné de beaucoup de gaieté ». ... L'abbé de Ravennes pouvait s'affoler ! Avec de tels divertissements, le Cardinal avait vite réussi à faire de sa résidence tout autre chose qu'« un désert ». « Le temple ne désemplissait pas, écrit M. de Valfons, et il n'était femme ou fille de bonne maison qui ne rêvât Saverne. » Qu'on ne s'étonne point si à ce moment la mauvaise route par où s'en était allé Louis XIV, se changea en cette chaussée robuste et somptueuse qui provoque aujourd'hui encore l'admiration des techniciens, et qui fit une telle impression sur les contemporains que les dames se coiffèrent, dit-on, « à la Côte de Saverne! »

Le plus beau Cardinal du Sacré Collège mourut en 1749. Les deux Rohan qui suivirent menèrent à Saverne et dans l'histoire une existence moins brillante. L'un, jeune, François-Armand-Auguste de Rohan-Soubise-Ventadour, ne vint à Saverne que pour y mourir, à trente-neuf ans. L'autre, Louis-Constantin, vieux, maladif, ne pouvait guère jouer à la Belle



Les Ruines du « Griffon »



Le Col des Vosges, lithographie de Maugendre

fonde le spectacle dont il était témoin : Marie-Thérèse pleurant « sur les malheurs de la Pologne opprimée », mais si, « d'une main elle a le mouchoir pour essuyer ses pleurs », « de l'autre elle saisit le glaive de la négociation pour être la troisième puissance copartageante » ... Infortuné cardinal comblé par la fortune ! Quelle fée donc fut absente à son premier éveil ? Une fée bien timide et bien bourgeoise, à peine présentable, mais qui se venge terriblement quand on ne l'invite pas : celle qui dis-

Eminence. Du moins eut-il l'honneur de recevoir Marie-Antoinette, lorsqu'elle passa à Saverne, le 8 mai 1770, allant épouser le Dauphin. On raconte qu'à l'heure du départ une Savernoise de cent cinq ans lui fut présentée, et que, celle-ci souhaitant à la jeune princesse d'atteindre aussi cet âge : « Je le désire, répondit Marie-Antoinette, si c'est pour le bonheur de la France. » Beau mot, — mot tragique, si l'on imagine l'effroyable avenir : la chanson fredonnée : « *Petite reine de vingt ans, Vous repasserez la barrière...* », les cris contre l'Autrichienne, et la charrette du 16 octobre.

... Mais, dès lors, dans le diocèse même, c'est un autre Rohan qui attire l'attention publique : le jeune *Prince Louis*, le futur *Cardinal Collier*. A peine eut-il succédé à son oncle Louis-Constantin dans la résidence épiscopale, que le château prit feu. Il consacra à le reconstruire son goût éclairé, son instinct du magnifique et l'argent de ses sujets. Belle entreprise pour un grand seigneur. Et grand sei-

gneur, il l'était, merveilleusement. Pour reconnaître les fées qui entourèrent son berceau, on n'aurait qu'à appeler en témoignage quelques-uns de ceux qui l'ont connu. Rien ne lui manqua. Ni l'élégance : « beau prélat », lui aussi, et qui était « la coqueluche de toutes les grandes dames de Paris ». Ni la richesse : près d'un million de rentes en bien de l'Eglise, sans compter le reste, puisque les domaines de l'évêché en France et en Allemagne n'étaient pour lui, disait-il, qu'« une bague au doigt ». Ni la noblesse du geste qui plaît au public : admirateur de Turenne, il fit élever à ses frais, à Sasbach, de l'autre côté du Rhin, une pyramide de marbre, dans « le champ où un boulet frappa le Maréchal, et avec lui la fortune de la France », disait-il à M<sup>me</sup> d'Oberkirch. — Ni l'esprit : fréquent convive des diners de M<sup>me</sup> Geoffrin, il y tint dignement sa partie ; chargé par son oncle de recevoir au seuil de la Cathédrale de Strasbourg la jeune archiduchesse Marie-Antoinette à son arrivée d'Autriche, il lui adressa la plus jolie harangue qui pût sortir en ce joli siècle de la bouche d'un joli prélat de cour ; ambassadeur à Vienne, il rapporta en quatre lignes d'une ironie pro-



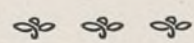
pense la pondération à l'esprit et le sérieux au caractère. « Il était aimable autant qu'on peut l'être hors de sa place et de son caractère », mais « il n'était rien de ce qu'il devait être », dit de lui M<sup>me</sup> de Genlis. On chantera plus tard sur son passage :

Prince qui n'a pas de tête  
N'a pas besoin de chapeau !...

Et parce qu'il n'avait pas de tête, toutes ses qualités brillantes ne lui servirent de rien : la petite fée bourgeoise n'ayant pas été invitée, il fut à la merci d'une aventurière et d'un magicien...

Combien de fois alors le nom de Saverne revient-il dans les procès-verbaux de cette affaire du Collier ! C'est là, au sortir de la ville, sur la route de Strasbourg, que M<sup>me</sup> de Lamotte lui fut présentée par M<sup>me</sup> de Boulainvilliers ; c'est là, dans une tour de l'ancien château — et qui subsiste encore — que logeait Cagliostro lorsque le Cardinal était à Saverne ; c'est là que le Cardinal revient un jour de Versailles, croyant avoir fait sa paix avec la reine, rêveur et confiant sans doute, puisqu'il donne à l'une des allées de son parc le nom d'Allée de la Rose ; là qu'il revient aussi, — après le scandale et les trois ans d'exil, — par un matin de janvier 1789, à la grande joie de la petite ville qui lui avait conservé son amour : « *Pater atque Princeps* », *Notre Père et notre Prince*, proclamaient les illuminations sur la place du Château.

Pourtant, la Révolution approchait, déjà faisait son œuvre, un maire ardent, M. de Mayerhoffen, agitait la ville contre le *Cardinal Collier*, et celui-ci, plus d'une fois, dut appeler à son secours des détachements de la garnison de Phalsbourg. D'incident en incident, il n'y eut bientôt plus de doute pour lui : son royaume lui échappait, comme à leurs petits souverains toutes les petites souverainetés de France, comme bientôt au roi lui-même la royauté ; il quitta Saverne et la France pour n'y plus revenir.



Ce qu'il advint du Château, on l'imagine aisément : tant de belles salles disponibles exercent toujours un puissant attrait sur les administrations, municipales ou d'État. Inhabité, abandonné, le château de Saverne fut acquis par la ville en 1803, offert par elle

au Gouvernement pour qu'il y établît le siège de la V<sup>e</sup> Cohorte de la Légion d'honneur récemment instituée ; la Légion d'honneur l'accepte, mais ne l'utilise pas ; Louis XVIII le fait rendre à la ville en 1814, les Alliés y casernent un de leurs régiments ; puis, en partie démoli, en partie vendu, en partie affecté à la gendarmerie (1825), il est restauré enfin par Napoléon III (\*) pour

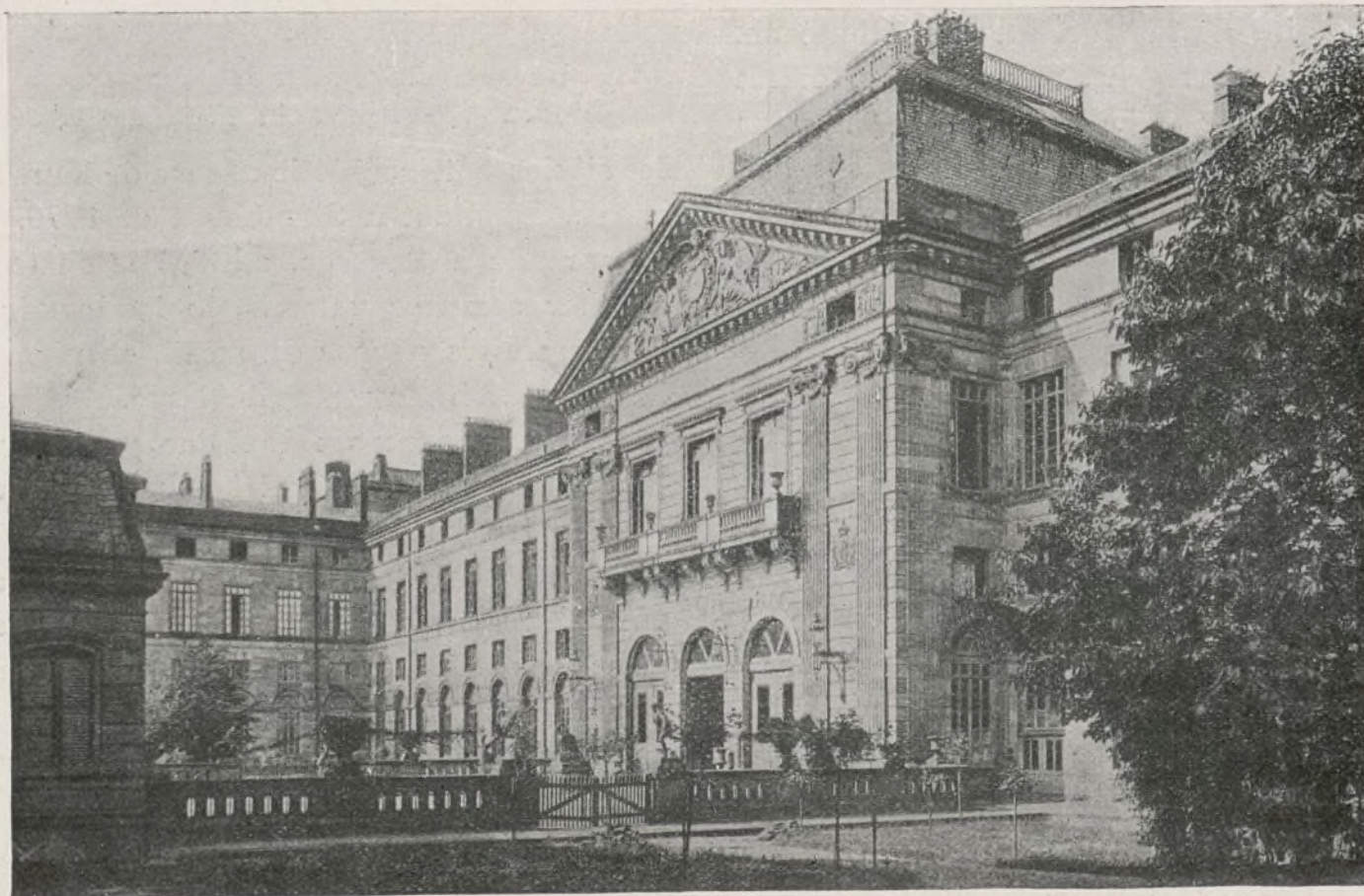
(\*) C'est la façade refaite sous Napoléon III qu'on voit aujourd'hui de la place du Château. — Le Château sert maintenant de caserne à deux bataillons allemands.



Les Ruines du Haut-Barr, d'après une lithographie

faire fuir ; mais la voiture passa vingt-quatre heures trop tôt... Mauvaise route pour les complots !... Un autre faillit s'y former, dix ans après, qui ne réussit pas mieux, mais qui n'a laissé, celui-là, que de gentils souvenirs. Napoléon est à l'île d'Elbe, les Bourbons à Paris. Le 28 août 1814, devant la poste de Saverne, une voiture est arrêtée, venant du Rhin ; deux femmes l'occupent, regardent aux fenêtres, attendent qu'on ait changé les chevaux. Des officiers se sont approchés ; les voyageuses s'enfoncent dans leur voiture ; l'un d'eux aussitôt : « Ce ne sont pas des officiers français qui pourraient ne pas reconnaître la reine Hortense ! » C'était elle, en effet, qui venait de Bade et allait retrouver ses enfants à Saint-Leu. Elle fit semblant de ne pas entendre, hâta le départ ; au bas de la montagne, la reine et sa dame de compagnie mettent pied à terre, pour

monter la Côte en se promenant ; une petite carriole les rejoint, avec quatre officiers — les officiers du relai — qui viennent se mettre à son service. Dialogue cornélien. « Vous êtes reine... — Je ne puis accepter des honneurs qui ne m'appartiennent plus... Vous avez d'autres devoirs aujourd'hui, d'autres serments. — Des serments pour des gens ramenés par les Cosaques?... » Et ils rappellent que, le 15 août dernier, tous



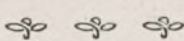
Façade actuelle du Château, telle que l'a laissée la restauration entreprise sous Napoléon III

les officiers du régiment ont fêté la Saint-Napoléon, que les soldats aussi ont bu à la santé de l'Empereur : « seulement, ils crient tout haut : *Vive le Roi*, et ajoutent tout bas : *de Rome, et son petit papa...* » La reine Hortense ne parvint pas sans peine à se débarrasser de tant de dévouement. Elle ne fit qu'une concession : un arc de triomphe se dressait sur la Côte, un arc de triomphe qui n'était pas pour elle ; — elle y passa, et ils s'écrièrent : « Honneur à la Reine !... elle y aura passé la première !... »

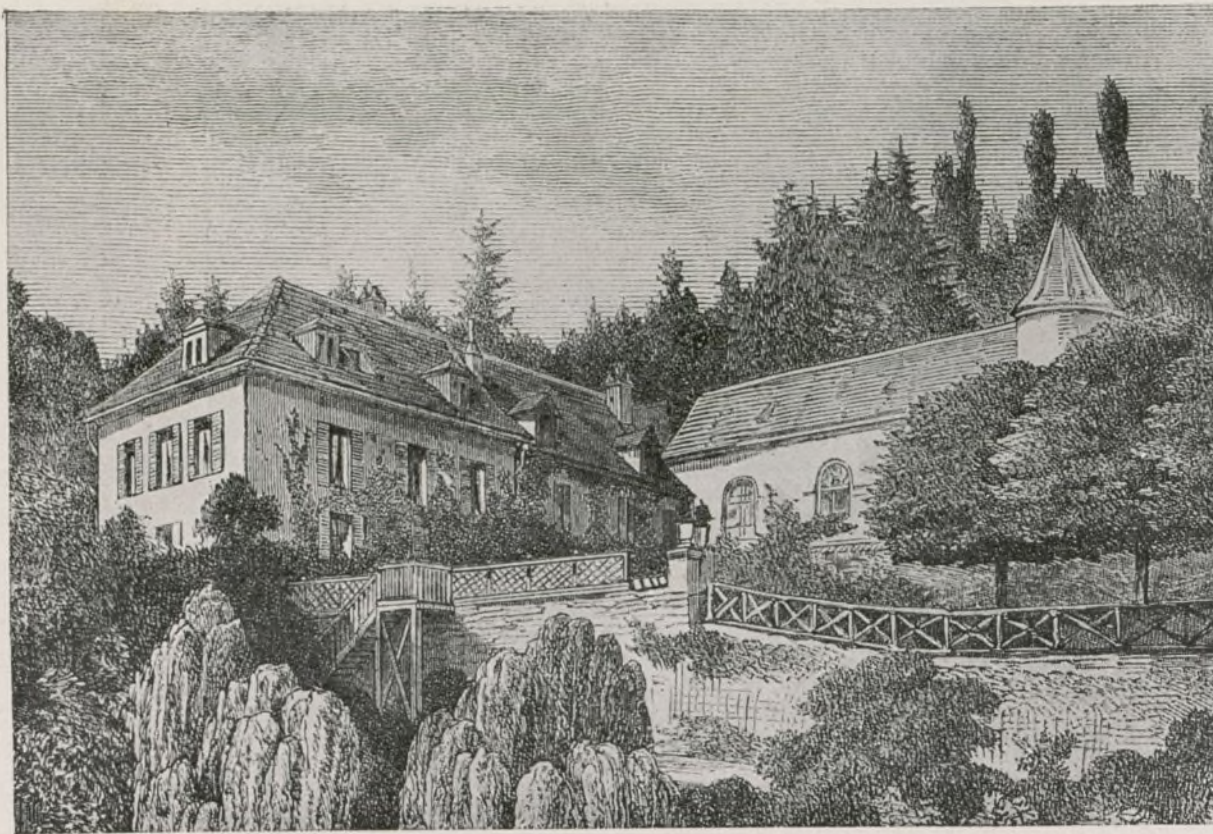


L'arc de triomphe était pour le duc de Berri. Il y passa, en effet, le 2 octobre 1814, allant au nom de Louis XVIII visiter les provinces de l'Est... Soudain, nouveau drame : le retour de l'île d'Elbe, Waterloo, la fin de l'épopée ; et Saverne vit passer les trois Alliés entrant en France... Enfin, un peu plus tard, dernière promenade des lys : encore un arc de triomphe sur la Côte, des acclamations : c'est le roi en personne, Charles X, qui paraît... Mais je ne dirai point toutes les banalités officielles que la petite

ville entendit à travers le siècle. Aussi bien, — incidents d'un jour, chevaux de poste essoufflés ou galas réglés à l'heure, passage rapide d'angoisses ou d'orgueils, — ce n'est pas la vie : il semble qu'avec le dernier Rohan elle se soit retirée pour toujours.



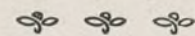
Depuis près de cent ans, comme pour se reposer des périls qu'elle courut et des fêtes où elle brilla, la petite ville sommeille. Elle cache son histoire et ne la livre qu'à ceux qui l'aiment. En deux circonstances seulement elle fit reparler d'elle. On était en 1861. La *question romaine* préoccupait le monde ; l'impatient enthousiasme des Italiens, regrettant que les victoires franco-sardes n'eussent pas assuré l'unification complète de la Péninsule, menaçait le temporel du Saint-Siège ; en France, les anciens amis de l'Empereur se détachaient de lui depuis qu'il abandonnait le pape, et ses adversaires d'hier ne répugnaient pas à lui faire aujourd'hui quelque confiance. Edmond About était de ces derniers. Or, Lorrain du voisinage, About aimait passionnément Saverne, et, tous les étés, il s'installait aux confins de la ville, à la Schlittenbach. La conversation avec les bonnes gens, par les rues et les brasseries, — savoureux prétexte et jolie mise en scène pour la discussion des affaires générales du pays ! elles s'y reflètent comme dans un de ces petits miroirs terribles où apparaissent soudain les rides et les taches jusqu'alors insoupçonnées. On voit là, mieux que de Paris, comment le zèle des préfets, sous-préfets, maires et gardes-champêtres favorise l'ultramontanisme quand le Gouvernement n'y tient plus guère ! Et « le Bon jeune homme » écrivit, dans l'*Opinion nationale*, une « Lettre à sa cousine Madeleine », sur les affaires de *Schlaffenbourg* : à *Schlaffenbourg*, il y a un sous-préfet, « M. Ignacius », qui est toujours à vêpres ou à confesse, il y a un maire, « Jean Sauerkraut », « qui ne veut pas d'un savant dans son conseil municipal », il y a aussi un bon philosophe, « Gottlieb », « qui ne fréquente pas les églises parce que le mauvais latin lui donne sur les nerfs ». Le récit se développe, piquant mélange d'allusions audacieuses... Personne ne s'y trompa : on eut vite fait de reconnaître tout le petit monde de Saverne, y compris « Gottlieb » qui n'aime pas le latin d'Eglise ! Quelques semaines plus tard, M. Keller, ultramontain, député du Haut-Rhin, accumulant devant le Corps législatif toutes les preuves de l'hostilité du Gouvernement envers le pape, ne manqua point d'insister sur l'affaire de *Schlaffenbourg* : « ... Un pamphlétaire qui a le malheur d'employer son esprit à dénigrer tous les lieux qui lui ont donné l'hospitalité, et qui ne mérite pas d'être nommé dans cette enceinte... Notre pamphlétaire... s'en prend à l'innocente ville de province qui l'abrite pendant la belle saison et qui n'a d'autre tort que de ne lui avoir pas encore élevé de statue... » Et il rapporte au Corps législatif les



La Schlittenbach, résidence d'Edmond About, à Saverne

tière de diffamation... Réplique de Keller, nouvelle réplique du ministre, intervention énergique du président Morny, puis, quelques jours plus tard, nouvelle « Lettre » d'About, « à M. Keller », celle-là ; — et c'est ainsi que « l'innocente ville de province » provoqua l'émoi du Corps législatif, du gouvernement, de la presse, de la justice, du boulevard, de la France, et, pour ainsi parler, du monde entier. Saverne, centre du monde ! Le bruit fut long à s'apaiser : quelques Savernois du bon temps et quelques magistrats retraités s'en souviennent encore, vaguement.

Hélas ! neuf ans plus tard, le nom de Saverne devait se répandre de nouveau dans la France entière, sinistrement accolé à d'autres, encore moins connus que lui la veille, Frœschwiller, Reichshoffen, et de ce bruit-là l'écho n'est pas éteint. La nuit du 6 au 7 août 1870, des soldats se pressent dans les rues de Saverne, pêle-mêle, harassés, ensanglantés, inquiets... Puis, l'état-major, le Maréchal... L'homme qui avait dit un beau mot de bravoure à Malakoff et triomphé au soleil de Magenta, — le voici qui passe, maintenant, dans l'obscurité de la ville, — vaincu, s'efforçant à rallier le troupeau qui fuit...



Etrange destinée de cette petite ville paisible, dont tous les siècles ont troublé le silence de leurs tumultes périodiques !

... Etudiant à Strasbourg en 1770, Goethe avait fait une promenade à Saverne, admiré le château, ses chambres, son escalier somptueux ; puis, le lendemain, il gravit la Côte, aux premiers rayons du soleil, et, plus que le château et son luxe, il admira la plaine d'Alsace. Il vécut là quelques-unes de ces minutes heureuses dont l'homme emporte au long de l'existence le souvenir attendri — parce qu'il y avait harmonie alors entre l'allégresse de la nature et celle de son cœur. Et pourtant, à sa joyeuse fierté d'être jeune, des pensées graves se mêlaient ; cette terre, il ne la foulait pas en poète insouciant, il se rappelait avec un peu d'amertume qu'elle avait été germanique... Pendant un siècle, depuis le passage de Goethe, la Révolution aidant, cette terre s'est liée à la France par des liens autrement intimes que ceux qui l'avaient jamais unie au Saint-Empire. Aussi, aujourd'hui, quand un Français descend la Côte de Saverne et qu'il voit l'Alsace s'étendre devant lui, quand il passe devant le château, qu'il suit vers Steinbourg la trace des anciennes allées du parc ou s'égare sous les arbres de la Faisanderie du Cardinal, — il ne saurait goûter pures et sereines les joies de l'air et de la lumière et du rêve : ici, les grâces et les magnificences mortes ne lui inspirent pas qu'un regret littéraire, comme dans quelque autre Versailles, — il y cherche une splendeur disparue qui n'est pas seulement celle des Rohan, et il ne se console point de n'en plus trouver que le souvenir.

GEORGES DELAHACHE.





JOSEPH VERNET (1714-1789)

L'ORAGE

COLLECTIONS DU PALAIS DE COMPIÈGNE



Ayuntamiento de Madrid







# PARTHÉNOPE

OU

## l'Escale Imprévue

par Maurice Renard

A Charles Montaland.



Il y avait déjà plusieurs jours que les galères de M. de Vivonne ramaient au large, quand à son tour M. de Beaufort cingla vers la Crète avec une escadre de haut bord. Ainsi voguaient, l'an 1669, les dix mille sabres, piques et mousquets dont l'armée, sous M. de Navailles, avait l'ordre de délivrer Candie, pour le triomphe du Christ et la gloire du Roi.

Un courrier fut dépêché de Toulon sur Versailles, afin d'y porter la nouvelle de l'heureux départ. — Il n'avait pas couvert six lieues, qu'un fort coup de vent le décoiffa de son chapeau galonné.

Cette bourrasque venait de la mer. Elle en voulait sans doute au ciel comme à la Cour, et sortait plus certainement des grottes de Lucifer que de la caverne d'Eole; car, en face des îles d'Hyères, elle avait déjà malmené les navires de M. de Beaufort, et rompu ses mâts de hune à la *Sirène*.

Dès l'accalmie, le commandant de la *Sirène*, — qui était alors M. de Cogoulin, — emboucha le porte-

voix et demanda des instructions à M. le Grand-Maitre, dont le vaisseau, par l'effet de l'ouragan, s'était rapproché du sien.

(Car on ne ramasse point deux mâts de hune comme un feutre à galons.)

M. de Beaufort, lui-même, cramponné au bastingage du *Monarque*, l'air furieux, pourpre de colère, et d'un coup de poing s'étant campé la perruque sur l'oreille, répondit à son subordonné « que l'avarie provenait de sa maladresse : qu'on n'avait pas loisir de retarder la victoire à cause d'un Jean-foutre tel que lui ; et que, pour sa part, il l'envoyait aux cent mille diables ».

Là-dessus, M. de Cogoulin devint, lui aussi, très rouge. Il riposta qu'il se faisait fort d'atteindre Candie au même jour et à la même heure que M. le Grand-Maitre, pourvu qu'on lui laissât prendre par la mer Tyrrhénienne, dont la route moins longue est aussi plus abritée que celle de Malte, où la flotte des Chevaliers devait s'unir aux escadres de France.

L'amiral sembla réfléchir un instant. Puis sa conquête de cuivre mugit sa réponse. « La concentration des forces combinées se ferait à Cérigo. Il y donnait rendez-vous à la *Sirène* et à deux bâtiments qu'il désignait pour la convoyer : le *Comte* et la *Princesse* ».

A bord du premier, M. de Kerjan, et sur l'autre, M. Gabaret, commandèrent de charger les huniers, — se privant ainsi des mêmes voiles que leur infortuné camarade avait perdues, pour filer son allure et demeurer dans ses eaux.

A présent, les trois navires naviguaient de conserve. A cause de la *Sirène* infirme, ils se maintenaient à faible dis-

tance du littoral ; et les Toscans, après les Ligures, puis les Latins, avant les Campaniens, virent passer sur l'horizon la file des voilures, blanches d'être lointaines, et gonflées sous bonne brise, avec cette grâce majestueuse qui tient à la fois du cygne et de l'étendard.

Certaines îles, cotoyées, purent observer le convoi de plus près. On remarqua les carènes, hautes d'arrière et basses d'avant. On admira leurs figures de proue, et surtout celle du deuxième navire : une sirène au naturel, qui, — la tête tendue au-dessus des flots, du côté des routes à suivre, — semblait tirer le navire de toute la force de ses bras raidis, et l'entraîner vers sa destinée ; au lieu que les deux autres coques avaient l'air de pousser leur statue inerte : celle-ci un chevalier de bronze, celle-là une reine d'argent.

Les yeux des canons furent comptés aux paupières des sabords ; le roulis, en les mettant au soleil et à l'ombre tour à tour, y savait, de seconde en seconde, enflammer des salves d'éclairs.

Enfin, quand ces passants de la mer s'éloignaient, un par un tournant la croupe, on s'émerveillait de leurs châteaux de proue, et qu'ils fussent à ce point somptueux, et qu'ils étageassent, dans un éblouissement d'ors, tant de balustrades sur tant de cariatides.

Ces palais rutilants s'apercevaient encore de très loin. Chaque matin et chaque soir, trois coups de caronade ayant tonné, quelque chose de pâle y montait ou descendait, entre les grosses lanternes armoriées. C'était le pavillon à fleurs de lys, joint à la bannière du pape.

Et les riverains et les insulaires, en souhaitant le succès aux bateaux chrétiens, auguraient bon voyage du beau temps revenu ; car le ciel d'azur, avec ses nuages blancs, arborait les couleurs de Madame la Vierge, et la mer était bleu de Roi.

Quatre fois, les drapeaux unis furent amenés en des crépuscules de gloire. Mais le cinquième couchant, sombre et venteux, rempli d'inquiétude M. de Kerjan, de Cogoulin et Gabaret.

La nuit fut diabolique ; un cyclone y tourbillonna. La houle hurlante houspilla les navires, pleins de craquements et de clameurs ; et les capitaines s'avouèrent vaincus.

Toute manœuvre étant impossible, tout commandement eût été dérisoire.

M. de Kerjan pria.

M. de Cogoulin pris.

M. Gabaret jura.

Et ils attendirent la fortune, chacun sur sa dunette.

Jamais leurs yeux n'eurent moins de travail et leurs oreilles plus d'ouvrage, tant il y avait de vacarme dans cette obscurité. Parfois, cependant, la foudre illuminait brusquement le désordre, et laissait aux prunelles la persistance d'une vision si brève, que l'agitation n'avait pas eu le temps de s'y marquer. La mer paraissait alors une chaîne de montagnes étincelantes, où des vaisseaux, tantôt ruants et tantôt cabrés, couronnaient quelque cime ou jonchaient quelque vallée. Et ce spectacle, immobile à force d'être instantané, suggérait à M. de Kerjan qu'après tout, les montagnes ne sont qu'une énorme statue de l'océan.

M. de Cogoulin, lui, songeait au calme nocturne de Paris et du Marais, au milieu de quoi, dans l'hôtel de Cogoulin, chaude et silencieuse dormait sa chambre.

M. Gabaret jurait toujours.

Enfin, une aurore aux doigts livides révéla, comme à contre-cœur, le voisinage d'une frégate, vers tribord, et, vers bâbord, la proximité de trois écueils. Derrière ceux-ci, à un mille marin, une côte se prolongeait.

On évita les rochers à grand-peine. La *Sirène* pensa même y rester ; mais M. de Cogoulin, voyant l'échouage imminent, ordonna le coup de barre intrépide qui la sauva. Par malheur, le bond que fit le navire jeta par-dessus bord quatre matelots, et, en retombant, son étrave heurta violemment l'étambot de la frégate. Le petit bâtiment s'ouvrit, et l'on eut la douleur de le voir couler bas, sans que la furie des lames permit d'en essayer le sauvetage.

Il était prudent, vu l'insuffisance du gréement, de ne pas s'obstiner contre la nature, et de mesurer le dommage à loisir. Le cap fut donc mis sur la terre. On fit le point : ceci se passait à la hauteur de Caprée, en face du golfe de Salerne, et les trois îlots étaient les Petites-Bouches.

Au bout d'une heure, les vaisseaux, alignés, mouillaient dans



une anse paisible, la proue tournée vers la haute mer ; et leurs capitaines, embarqués dans un canot, pouvaient en faire le tour et visiter l'éperon défoncé de la *Sirène*.

Seule, la poupée de bois peint avait souffert de l'accident. Elle était décapitée, manchote du bras gauche, meurtrie de horions à son torse de femme et à sa queue de poisson. Ses plaies humaines et ses blessures animales montraient les fibres sèches d'un hêtre. La bûche renaissait de la nymphe.

M. Gabaret, cependant, consigna ce triste détail : une tache de sang éclaboussait la poitrine de l'effigie. L'un des quatre matelots, sans doute, s'était raccroché là, mais la collision l'avait écrasé contre le sein de la sirène.

M. de Cogoulin sourit malgré tout : voilà qui ne ralentirait point la marche de son navire. Il parla même d'appareiller sur-le-champ. M. Gabaret l'en dissuada sur l'assurance que la mer serait clémente le lendemain, et qu'on la reprendrait plus avantageusement dès l'aube avec les équipages reposés. M. de Kerjan émit la même opinion.

— Ne pourrions-nous passer cette journée à terre ? — demanda-t-il.

— Parbleu ! — s'écria M. Gabaret. — C'est peut-être la dernière fois que nous tâterons le sol, et, pour ma part, je le piétinerai sans rechigner !

— Soit, — fit M. de Cogoulin. — Au surplus, la côte de Salerne est charmante et curieuse, car les orangers y poussent parmi les ruines romaines. Je l'ai parcourue jadis. De nobles Napolitains y possèdent quelques villas propres à recevoir des officiers de Sa Majesté. — Allons nous vêtir plus galamment.

Mais, comme le canot, en contournant la *Sirène*, passait en vue du rivage :

— Sangdieu ! — s'exclama M. Gabaret. — Quel est ce *Bucen-taure* ? et que fait le Doge par ici ?...

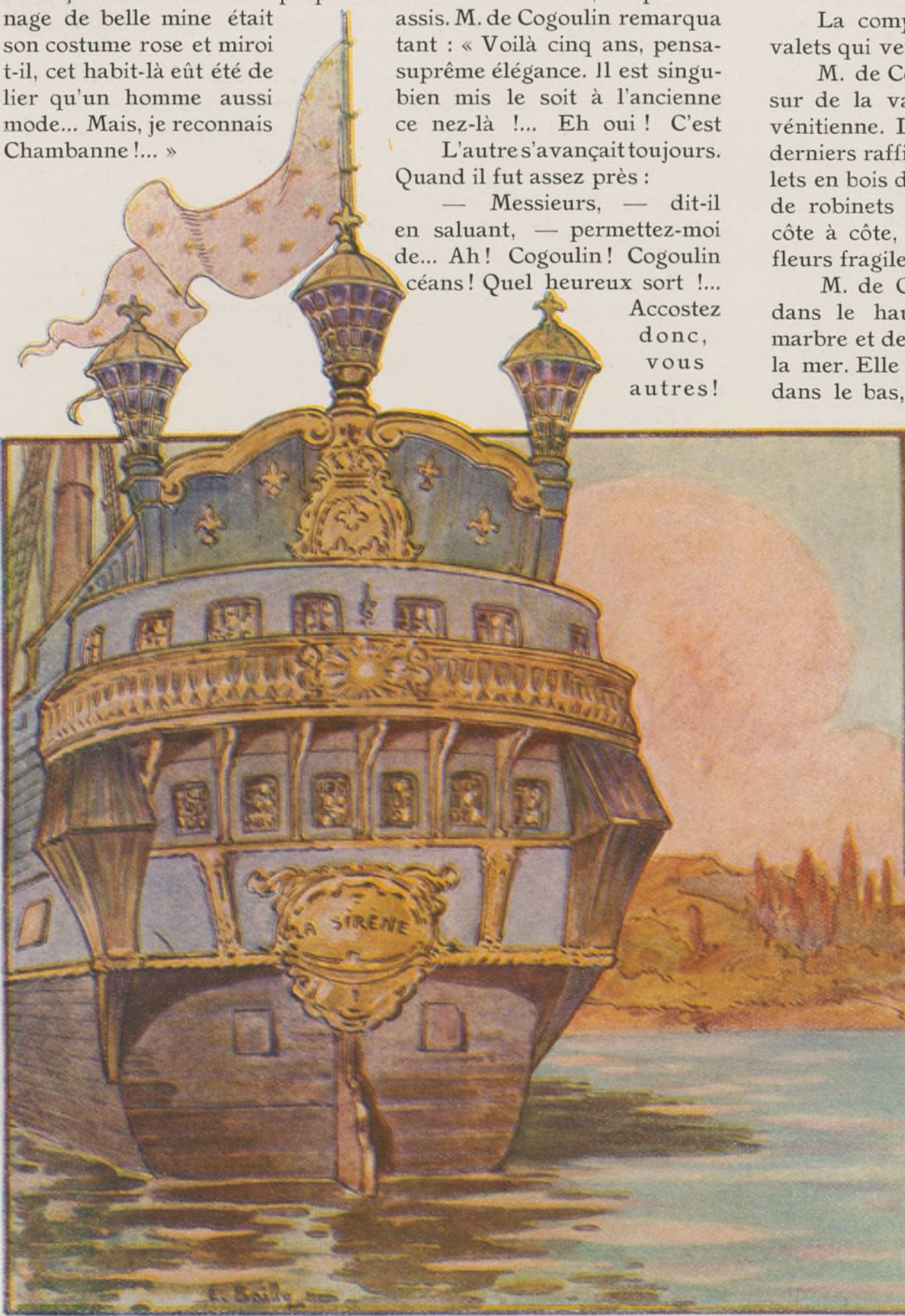
Une chaloupe venait à eux, laissant traîner dans l'eau, assez vainement, des tapis multicolores. Les rameurs portaient livrée et cadençaient l'aviron fort proprement. Sous le tendelet, un personnage de belle mine était son costume rose et miroi-t-il, cet habit-là eût été de lier qu'un homme aussi mode... Mais, je reconnais Chambanne !...

assis. M. de Cogoulin remarqua tant : « Voilà cinq ans, pensa-suprême élégance. Il est singulier mis le soit à l'ancienne ce nez-là !... Eh oui ! C'est L'autres avançait toujours.

Quand il fut assez près :

— Messieurs, — dit-il en saluant, — permettez-moi de... Ah ! Cogoulin ! Cogoulin céans ! Quel heureux sort !...

Accostez donc, vous autres !



Et il sauta légèrement sur le canot, en s'aidant d'une longue canne.

M. de Cogoulin lui présenta les deux capitaines, et dit :

— J'aurais bien juré que vous étiez dans votre baronnie du Nivernais...

— Le Roi, — repartit M. de Chambanne, — a bien voulu ne pas imposer à ma disgrâce une résidence forcée. J'habite là, sur les biens du duc de Sorrente, à qui mes noces m'ont apparenté. Je loge au milieu de ces ruines, dans une maison à l'antique, bâtie sur des plans spéciaux d'après les décombres eux-mêmes. On l'aperçoit d'ici... dans les cyprès, là... au bout de ma canne. — J'ai vu de ma fenêtre vos ennuis, dont je me suis affligé, et votre pavillon, qui me les a fait déplorer davantage...

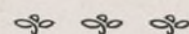
— Bagatelle, — dit M. Gabaret, — le mal est insignifiant.

— Je bénis donc cet incident anodin qui va permettre à M<sup>me</sup> de Chambanne et à moi de vous donner l'hospitalité. J'étais venu vous prier à souper, Messieurs, et vous offrir d'user de mon logis selon votre bon plaisir.

— Nous leverons l'ancre demain, à la pointe du jour, — répondit M. de Kerjan. — Rien ne s'oppose donc, Monsieur, à cette joie que vous nous apportez si courtoisement.

— Mais, — balbutia M. Gabaret en lorgnant le costume de satin rose, — mais, je n'ai, dans mon porte-manteau, que buffle et gros drap... Puis-je...

— De grâce, Monsieur, — se récria M. de Chambanne, — ne me faites pas la honte de parler ajustements. Vous voyez bien que je suis accoutré à la façon de mon grand-père !...



La maison de M. de Chambanne était peu vulgaire et témoignait d'un goût fantasque. Edifiée sur une colline, elle ressemblait aux temples romains qu'on ne voit plus dans leur entier, sinon aux estampes. M. Gabaret a dit qu'elle avait l'air d'une ruine toute neuve.

La compagnie pénétra dans la salle des repas entre les deux valets qui venaient d'en ouvrir la porte.

M. de Cogoulin eut tout de suite l'assurance d'une bonne chère sur de la vaisselle plate, et de fines boissons dans de la verrerie vénitienne. La table, en effet, qu'on avait dressée là, promettait les derniers raffinements de la gastronomie. Sur un dressoir, des tonnelets en bois de cèdre et de santal contenaient les vins, prêts à couler de robinets vermillés. Devant chaque baril, cinq calices de cristal, côte à côte, enguirlandaient leurs transparences de festons et de fleurs fragiles.

M. de Chambanne plaça M. de Cogoulin près de la baronne, dans le haut bout. Par les fenêtres, au delà d'une terrasse de marbre et derrière la colonnade obscure des cyprès, on y découvrait la mer. Elle montait comme une grande muraille bleue, mouvante dans le bas, impassible à la crête. Les trois navires y semblaient peints en miniature, et les trois îlots paraissaient tout près.

Aux murs de la chambre, sur un fond rouge sombre, des fresques faisaient gambader quelques farandoles antiques — frises profanes et sacrées — en des postures oubliées ; les jambes nues des danseuses battaient des cadences perdues ; on les regardait sans comprendre. Au dire de M. de Chambanne, c'étaient là des imitations exactes, copiées dans le palais de Tibère. M. de Kerjan les loua sans réserve.

— Pourquoi faut-il que ces danses nous soient à jamais étrangères ? — dit-il, — et quel ennui d'ignorer toujours la mélodie que, pour les scander, ces joueuses de flûte, muselées du bâillon, tiraient de leur double flageolet !





M<sup>me</sup> de Chambanne lui répondit que chaque ballerine de la peinture accomplissait un temps différent de la même courante, laquelle devenait, par cela même, facile à reconstituer.

— Pour la musique, — ajouta-t-elle, — n'est-il point aisé de l'imaginer, si l'on connaît le pas qu'elle devait solliciter ? C'est, bonnement, découvrir la cause par l'effet. Ecoutez...

Elle fit un signe.

Alors, le son d'un chalumeau s'éleva du jardin. Il geignait une mélodie d'Orient que, bizarrement, rythmaient un tambourin à crotales et des sistres.

M. Gabaret fit la moue.

L'amphytrion avoua que tout ceci — maison, fresques et concert — était l'œuvre de la baronne, férue des choses anéanties et de leur résurrection.

— Pour moi, Messieurs, j'en profite en paresseux, mais je confesse que cette architecture me fait oublier celle de M. Mansard... Et, — dit-il en montrant l'océan, — voici les grandes eaux de Dieu, qui valent bien celles de Versailles !

M. de Kerjan écoutait la flûte en regardant les frises. Quand le morceau se fut terminé sur une plainte évasive et un ronflement épuisé, il complimenta M<sup>me</sup> de Chambanne, et la trouva plus jolie qu'au prime abord. En vérité, cette petite précieuse avait les yeux d'une déesse, de larges yeux, des yeux limpides, qui semblaient toujours en contemplation devant une mer immense et calme.

Les laquais, cependant, avaient enlevé les potages, et disposaient en ovale le premier service, qui était de six entrées de poulardes et de deux hors-d'œuvre de caillies, avec une oille au milieu.

Sous les plumes des chapeaux, les convives prirent, malgré leur qualité, ce visage que procure une douceur inattendue.

— Le savoureux spectacle ! — s'écria M. de Cogoulin.

— Corbleu ! Madame, — fit M. Gabaret, dont l'épée se trémoussa, — qu'on est heureux de vous trouver sur sa route, vous et vos victuailles !

— Eh ! Messieurs, — dit M<sup>me</sup> de Chambanne, — pour des gens qui vont où vous allez, quelle belle humeur !

— Quoi de plus naturel ? — expliqua M. de Kerjan. — D'abord, les batailles sont notre lot. Nous les allons quérir sans tristesse, mais, d'honneur, sans joie non plus ! Et c'est pourquoi, voguant à la guerre certaine, à la mort possible, ne croyant pas toucher terre de longtemps, — peut-être de jamais, — cette soirée nous enchante d'être une escale inespérée de paix luxueuse et de vie charmante.

M. de Cogoulin renchérit de la sorte :

— Ah ! Madame ! Vous ne sauriez supposer le plaisir d'être attablé à des nappes semées d'orfèvreries et de mets apprêtés comme de petites apothéoses ! La table et les chaises ne se balancent point au tangage : volupté ! L'horizon de la mer, aperçu dans les fenêtres, n'y monte pas sans cesse pour s'abaisser constamment : ivresse ! A vrai dire, je vois bien, dans le golfe, nos trois vaisseaux qui chassent sur leurs ancres ; mais leur aspect éloigné nous atteste, du moins, que nous ne sommes pas à leur bord, — car, ayant peine à le croire, nous en quêtions toutes les preuves...

— Et puis, Madame, — fit M. Gabaret, — et puis, vous êtes bien avenante ; et c'est, ne vous déplaît, qu'une hôtesse ne saurait être tout à fait accueillante avec un vilain museau, — ce qui gâte bien des réceptions, Madame, nonobstant votre révérence.

M<sup>me</sup> de Chambanne s'inclina devant le madrigal rustaud. Elle désigna les navires.

— Est-il donc si pénible de vivre en ces châteaux dorés ? — demanda-t-elle. — Pour moi, je ne me lasserais pas de la mer. Elle est si captivante !

— Oui, — ricana M. Gabaret, — on en est parfois plus captif que de raison... Elle m'a joué bien des mauvais tours.

— Madame, — fit M. de Cogoulin, la bouche pleine, — Madame, M. Gabaret a fait douze fois naufrage ; et il a mangé de l'homme, à la neuvième, comme je mange cette cuisse de chapon.

M. Gabaret, sans contredit, répugnait à ce thème de conversation. Il se renfrogna, et demanda licence de ne pas se servir de fourchette « cet ustensile italien n'étant guère en usage chez les Français, hormis peut-être à la Cour ».

— Et vous pouvez croire, Madame, — ajouta-t-il, — que je n'ai rien d'un courtisan, moi qui ai mangé du matelot avec la fourchette du père Adam.

— Enfin, Monsieur, — interrogea la baronne, — vous n'aimez pas la mer ?

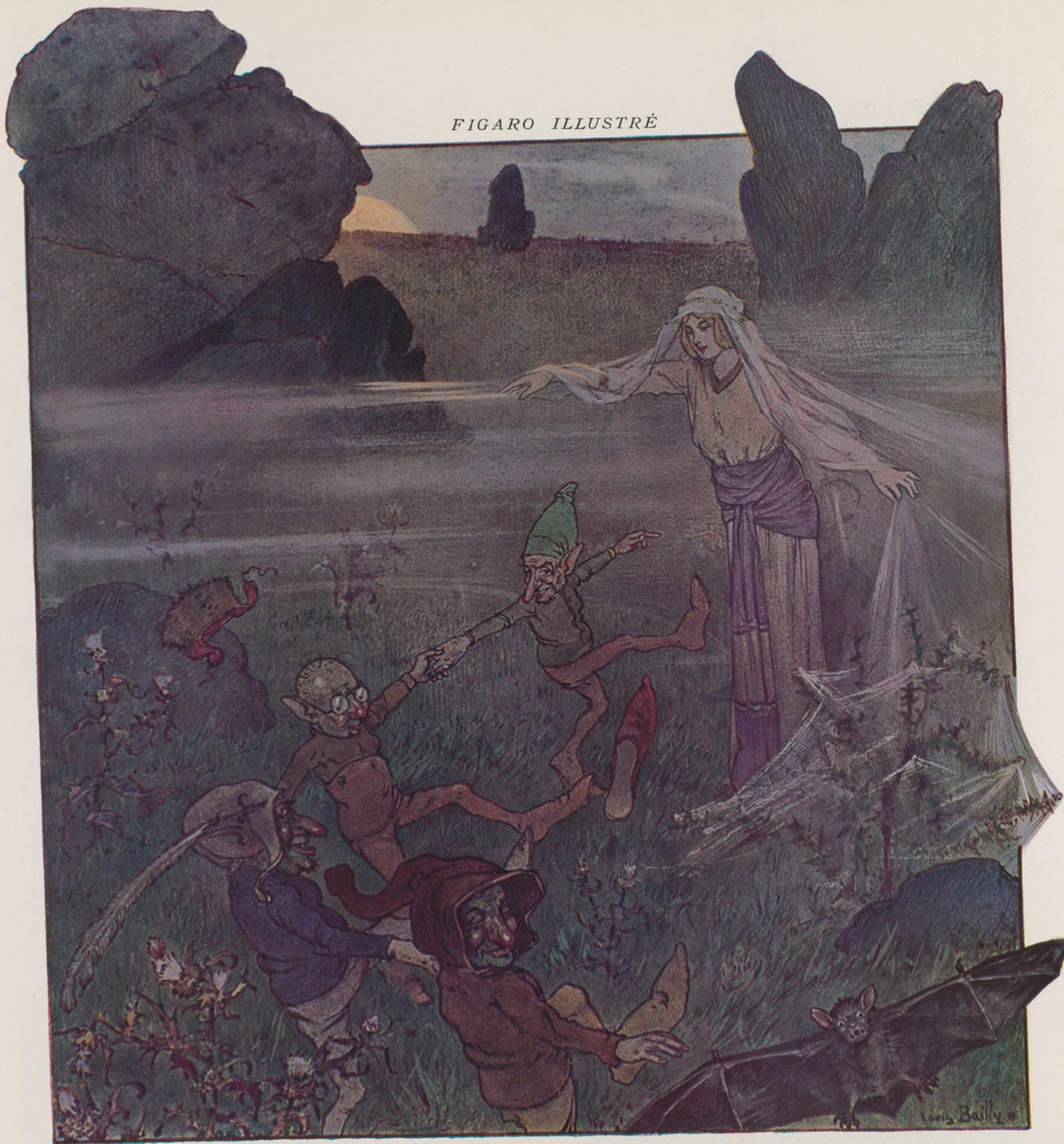
— Que si, Madame ! comme une maîtresse plus adorée à mesure qu'elle vous trompe davantage, et que l'on injurie quand on ne la baise point aux lèvres.

— Et vous, Monsieur de Cogoulin ?

— Oh ! Madame, la mer est pour moi le che-







min du bâton, et l'étoile de Saint-Louis est au bout ; je l'aime de me rappeler tout cela, en étant un large ruban de moire bleu clair...

— Et vous, Monsieur de Kerjan ?

— Moi, Madame, j'y suis attaché pour certaines raisons un peu... enfantines, qui me rendent cette campagne-ci plus séduisante encore que les autres. Mais vous ririez de moi, si je vous les disais ; souffrez que je me taise.

— Peste, des secrets ! — fit M. de Chambanne.

— Oh ! dites ! Monsieur ! — insista la jeune femme.

Ayant regardé, dans les yeux vastes et liquides, le reflet de l'invisible océan, M. de Kerjan poursuivit en ces termes :

— Eh bien, voilà :

« Je suis d'un pays où l'on croit moins l'Histoire qu'une légende ; les korrigans y cabriolent à minuit sur la lande, et dans les brouillards nocturnes il y a des fées qui glissent. Certes, Madame, je chéris le manoir de Kerjan, son rocher, ses vassaux pieux et têtus, et mieux encore, sans doute, la mère Yvoël, qui est la conteuse la plus bavarde. Mais j'aime surtout ces farfadets que je n'ai jamais vus et ces dames insaisissables. Des maîtres m'ont enseigné Rome et la Grèce, la valeur de César et la sagesse de Périclès ; mais je me rappelle davantage Mercure ou Pallas. Et si je sais encore un peu de grec et de latin, ce n'est point à cause de Plutarque ni de Tite-Live, mais d'Homère et de Virgile, que je lis toujours en me divertissant.

« Voilà pourquoi, Madame, épris de fable et non de vérité, il m'est doux de toucher Cérigo, qui fut Cythère, — d'atteindre Candie, qui est en Crète, — et d'aller, comme l'Ulysse rêveur d'une épopée fantôme, de l'île de Vénus à l'île de Minos. Ici, je vais regarder aux

fontaines si quelque reflet blond n'y serait pas resté ; là, je rechercherai l'antique labyrinthe. Enfin, me prêtant l'âme d'un dieu ou d'un héros, je me croirai, selon le cas, Vulcain ou Jupiter, Minotaure ou Thésée, et je jouerai ce jeu enivrant de revivre ces vies que l'on n'a point vécues.

— Point vécues ! — fit M<sup>me</sup> de Chambanne. — Qu'en sait-on ? Vos croisières ne vous ont-elles pas montré des choses surprenantes et d'incroyables épisodes ?

— Hélas ! — soupira M. de Cogoulin, — elles ne ressemblent guère à des Enéides, non plus qu'à des Odyssées... Hors la présente ! — se récria-t-il tout à coup. — Encore que je ne sache point si nous soupçons chez Calypso ou chez Didon !

M<sup>me</sup> de Chambanne sourit, décidément indulgente.

— Quoi ! Monsieur, — reprit-elle, — se peut-il, après tant de campagnes sur l'océan, que vous ne puissiez rapporter comment se coiffent les sirènes ? Quelle fanfare sonnent les tritons dans leur coquillage ? Ah ! vous mériteriez que je fusse Circé ! Vraiment, ces êtres fameux, vous n'en vîtes jamais ?

— Si, Madame : en rêve. Il nage dans mes cauchemars un gros triton rouge. Sa perruque est mise de travers, et il me souffle des injures dans sa conque de cuivre, qui beugle : « Jean-foutre ! Jean-foutre ! » toute la nuit. Madame, cet amphibie est un vilain merle.

— Ne blasphémez pas les demi-dieux, — dit M<sup>me</sup> de Chambanne en riant ; — la haine de Neptune vous poursuit déjà...

« Mais vous, Monsieur, que pensez-vous des sirènes ?

— Je n'en ai jamais vu, — répondit M. Gabaret fort sérieusement. — Mais la mer est si mystérieuse ! On y pêche souvent des



poissons inconnus et monstrueux. Il y en a même, j'imagine, qu'on ne prendra jamais, parce qu'ils doivent ramper tout au fond, sans pouvoir monter, comme qui dirait nous autres lourdauds, sur le sol.

— Très juste! — s'écria M. de Kerjan. — Car, on peut le dire, Madame : pour les oiseaux et les philosophes, la terre n'est que le fond du ciel, et les hommes s'y traînent pesamment, avec, au-dessus d'eux, l'océan d'azur interdit, où passent les nuées ainsi que des remous.

« Quant aux sirènes et quant à moi, je me plais à voir des chevelures dans les goémons flottants; et lorsque les vagues ont des souplesses de torses nus, je me garde bien d'y chercher autre chose. Au reste, Madame, si d'aventure les sirènes étaient mieux que des flots cambrés où l'algue s'échevèle, — c'est *ici* qu'il faudrait s'en assurer.

« Voyez ces trois ilots; vous les nommez *Galli*, nous traduisons : les *Cogs*; le nautonier les a baptisés *Petites-Bouches*, on ne sait pourquoi. Mais l'antiquité leur connut un autre nom : les *Sirènes*. Et j'en possède la raison. »

L'intérêt se peignit aux visages, et l'on se tourna vers les fenêtres.

Entre les obélisques noirs des cypres, la nuit tombait sur la mer apaisée où des moutons blancs se poursuivaient encore. Perdus dans la brume, les trois écueils se distinguaient à peine; on voyait surtout les trois taches d'écume que les lames faisaient mousser en s'y brisant.

Maintenant, parmi les plats du deuxième service, ordonnés en losange, la cire brûlait aux branches des candélabres; et le tableau maritime, que tous regardaient, paraissait plus bleu dans ce cadre rougeoyant. Les laquais, eux aussi, cherchaient de l'œil les îles confuses.

M. de Kerjan continua :

— J'ai entrepris cette tâche — oh,

bien puérile ! je l'avoue — de relever sur la carte les itinéraires des héros. D'après les descriptions, j'ai pu situer le conte dans la géographie et m'assurer que, si les exploits sont faux ou du moins far-  
dés, rien n'est plus vrai que leur décor.

« Voici, Messieurs, l'endroit où, selon les paroles ailées d'Homère, l'astucieux Ulysse entendit chanter les sirènes.

— Il est assez curieux, — fit M. de Cogoulin, — que mon vaisseau la *Sirène* soit précisément venu dans ces parages pour y navrer sa figure de proue, laquelle avait forme de chanteuse homérique...

— La seule, sans doute, que notre ciel ait jamais vue ! — répliqua M. de Chambanne en haussant les épaules. — Il n'est de sirènes qu'en bois, aux avants des navires, et que sur les écus, en peinture. A ma connaissance, trois maisons de France en portent dans leurs armoiries — en tant que pièces — s'y peignant et mirant, deux ou une, au naturel ou d'argent. Mais la héraldique emploie davantage les femmes-dauphins comme supports de blason; ainsi...

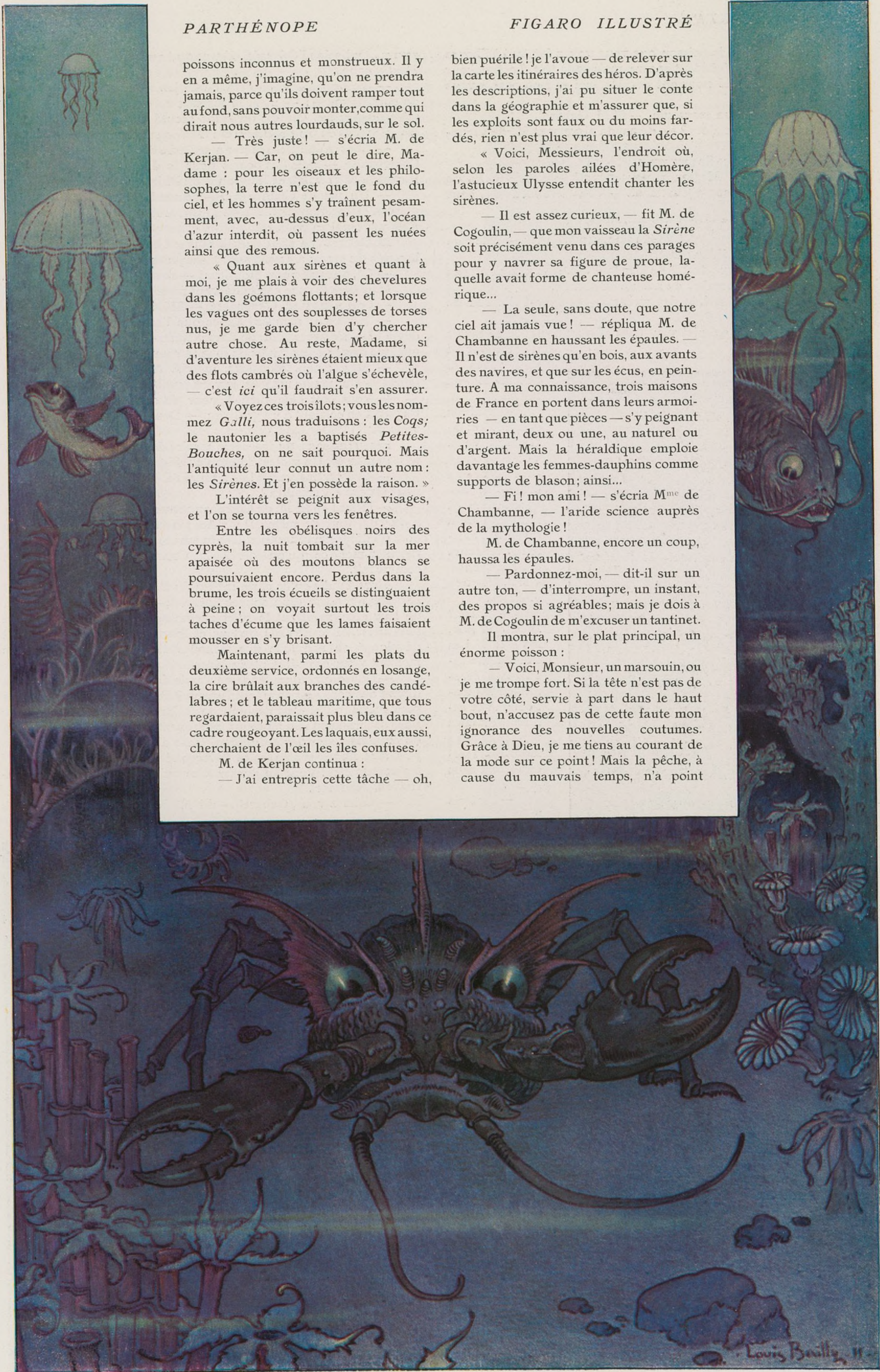
— Fi ! mon ami ! — s'écria M<sup>me</sup> de Chambanne, — l'aride science auprès de la mythologie !

M. de Chambanne, encore un coup, haussa les épaules.

— Pardonnez-moi, — dit-il sur un autre ton, — d'interrompre, un instant, des propos si agréables; mais je dois à M. de Cogoulin de m'excuser un tantinet.

Il montra, sur le plat principal, un énorme poisson :

— Voici, Monsieur, un marsouin, ou je me trompe fort. Si la tête n'est pas de votre côté, servie à part dans le haut bout, n'accusez pas de cette faute mon ignorance des nouvelles coutumes. Grâce à Dieu, je me tiens au courant de la mode sur ce point ! Mais la pêche, à cause du mauvais temps, n'a point





donné ces jours-ci; et le poisson que vous voyez fut tout à l'heure jeté sur le sable, tout frétilant encore, mais sans tête. La fraîcheur de sa chair et sa rareté nous ont décidés, moi et mon chef, à vous l'offrir ainsi.

— Ce n'est pas un marsouin, — fit M. Gabaret.

— Qu'est-ce donc alors? — demanda aigrement M. de Chambanne.

— C'est une espèce de marsouin.

— Ah! Gabaret! Marsouin vous-même! — s'esclaffa M. de Cogoulin, qui buvait courageusement. — Vous êtes bien futé, pour un anthropophage!...

« Un verre de bourgogne, s'il vous plaît! »

On lui apporta son cornet de Murano, rouge de vin. — Il le vida d'une lampée et le rendit au valet.

M<sup>me</sup> de Chambanne trahit de l'impatience. Elle ne quittait pas des yeux la mer plus sombre de minute en minute.

— Nous voilà bien loin des sirènes, — soupira-t-elle à M. de Kerjan.

— Eh! Madame, ce sujet vous tient bien au cœur! Je ne savais pas trouver ici des rêves si semblables aux miens...

— Oh! pas semblables: pires. Car vous, vous croyez aux sirènes comme à des symboles, et moi, je crois qu'elles existent, avec leurs cheveux, leurs voix, leurs écailles...

— Plaise à Dieu que non, Madame! Les trois sœurs fabuleuses égorgeaient les matelots, et ce seraient, si elles vivaient, des monstres féroces, à tuer sans merci.

— Lest trois

sœurs... Oui, selon l'Odyssée, elles ne sont que trois: *Ligée, Leucosie, Parthénopée*...

— C'est cela, — répondit M. de Kerjan, un peu interloqué de tant de connaissances; — mais la légende se charge elle-même de les faire disparaître. On dit qu'ayant écouté la musique d'Orphée, le dépit les mua en trois rochers: ces *Galli* que la nuit efface tout à fait.

— Elles n'étaient que trois seulement, — poursuivit M<sup>me</sup> de Chambanne, — mais (les poètes nous le disent) il en est aussi de fluviales. Elles habitent les grottes du Rhin...

— Un peu de champagne, — demanda M. de Cogoulin. — Ce poisson-là est fameux... Eh quoi! Gabaret, vous ne l'estimez pas? Etes-vous mal en point?

M. Gabaret, en effet, n'avait plus ses belles couleurs. La patine bronzée du grand air verdissait à ses joues.

— Ça, qu'avez-vous, Monsieur? — s'enquit M<sup>me</sup> de Chambanne.

Mais déjà le rude capitaine avait repris son teint.

— Cela n'est rien. C'est passé, — fit-il en souriant.

— Eh bien, mangez! Est-ce que l'espèce de marsouin vous déplaît? — s'empressa M. de Chambanne. — Voulez-vous y ajouter quelque épice? deux grains de fenouil? une pincée de coriandre?

— Merci; non, Monsieur, merci... A vrai dire, je n'ai plus faim... — Un peu de rossolis, je vous prie...

— Vous êtes bien raffiné, pour un cannibale! — dit M. de Cogoulin en éclatant d'un gros rire. — Deux doigts de bordeaux, s'il vous plaît!

Les venaisons du troisième service dessinèrent un rond sur la toile damassée. Un violent fumet s'en dégagait.

— Des truffes vertes! — admira M. de Cogoulin. — Sommes-nous encore à Versailles?

— Hélas! — fit M. de Chambanne avec un soupir, — Versailles a du bon, tout de même. Il y a des jours... voyez-vous... — Et, du bout du doigt, nerveusement, il se toucha le coin de l'œil. — Cogoulin, racontez-moi ce qu'on dit à la Cour; cela m'intéresse, tout compte fait.

Alors, tandis qu'ils parlaient jeu du Roi et petit lever, y mettant l'ardeur attendrie d'un souper finissant, — les deux romanesques, de leur côté, reprirent le sujet mythologique. M. Gabaret voulut s'en mêler. Il le fit sans pudeur et lourdement, le rossolis ayant développé en son âme une fâcheuse disposition naturelle, et le moment venu, croyait-il, d'être léger.

— Me direz-vous, Madame l'amie des sirènes, — fit-il, — me direz-vous comment elles font l'amour? Prennent-elles des hommes pour maris, ou si c'est des poissons? Car enfin, m'est avis que ces filles se terminent mal à propos, et risquent fort, en tant que femmes, de ne jamais sacrifier à Cupidon, faute d'en posséder le temple, si j'ose dire. Et si vos naïades se dévergondent avec les cachalots, ah! les polissonnes! Vous en penserez ce qu'il vous plaira, mais, ventrebien, Madame...

— Calmez-vous, Gabaret, — dit M. de Kerjan. Et sur ce mot,





il lança un maître coup de pied aux chevilles du capitaine. — Les sirènes, mon cher, sont immortelles, et n'ont point souci de postérité. Peut-être les tritons s'en amusent-ils parfois, — je ne sais au juste de quelle manière. Au surplus, elles s'aiment fraternellement; les poètes prétendent qu'elles ne se quittent guère et qu'une sirène ne saurait en apercevoir une autre sans aller la cajoler; dans les opéras, on leur fait toujours chanter quelque trio; et les peintres se plaisent à les représenter comme trois Grâces marines enlaçant leur triple caresse.

— Trois doigts de lesbos, — demanda M. de Cogoulin au valet le plus proche.

— Et pour moi, du chypre! — fit le baron, les pommettes empourprées. — A la santé d'Athénaïs de Montespan!

Ils burent.

Les fruits avaient remplacé les viandes, et leurs jattes, alternées avec des compotiers, se déployaient en carré.

M<sup>me</sup> de Chambanne était assez prude et craignait les discours licencieux. Elle s'aperçut qu'ils le devenaient de plus en plus, sur un ton de corps de garde avec M. Gabaret, et de petite maison avec M. de Cogoulin. Donc, elle fit en sorte qu'on expédiât vivement les desserts. Puis la compagnie s'en fut au salon; et M<sup>me</sup> de Chambanne, ayant, de ses belles mains, donné l'hypocras — qui était au vin blanc et au verjus d'oranges rouges — crut sage de laisser les hommes proférer leurs gaillardises en liberté. Elle s'esquiva.

Ce salon ne rappelait en rien l'antiquité. Son meuble était récent, et sur les fenêtres on avait tiré de grands rideaux jaunes, à lambrequin. M. de Kerjan les écarta; mais à peine avait-il entrevu le paysage bleu, où les poupes d'or devenaient, sous la lune, des châteaux d'argent, — que M. de Chambanne lui souffla dans l'oreille, d'une voix tremblante de larmes et parfumée à l'hypocras :

— Ha! Monsieur! laissez cela fermé! Je vous en prie; qu'on s'imagine être un peu à Versailles!... Tenez, comme ceci, en clignant les cils, on peut se croire en le boudoir safran de Madame; le bosquet de lauriers se trouve à gauche, là...; et derrière ce rideau, oyez, Monsieur, oyez gazouiller le jet d'eau du petit bassin octogone!...

— Mais, la mer, Monsieur?... — répliqua M. de Kerjan décontenancé. — Les grandes eaux de Dieu?

— Ah! — fit l'autre en larmoyant, — la pièce des Suisses est plus redoutable: mon naufrage s'y est miré. Elle est plus belle aussi, puisqu'elle n'est pas là...

— Oui, oui, — murmura M. de Cogoulin. — L'exil!... Trop de chagrin!...

— Oui, oui, cornejoeph! — grommela M. Gabaret. — Trop de chypre!...

Et, sans façon, il alluma sa pipe de terre, noire et puante.

On revint à l'hypocras; M. de Chambanne en fit apporter une aiguière. Puis il pria M. de Cogoulin et M. de Kerjan de lui relater encore quelque intrigue d'antichambre ou quelque aventure de ruelle. Ils le mirent au courant des derniers scandales; et lui, paupières closes, les écoutait en béatitude, donnant la réplique par-ci par-là; et, de temps en temps, selon qu'une saillie le plongeait dans le rêve ou le rejetait dans la réalité, un sourire lui venait aux lèvres, ou bien un pleur aux yeux.

Cependant, M. Gabaret, ennuyé d'entendre ces capitaines babiller comme deux caillettes, dodelina gentiment du chef et se prit à ronfler.





Il y avait longtemps qu'on s'entretenait et qu'on dormait ainsi, quand M. de Kerjan vit les grands rideaux fermés s'éclairer d'une lueur froide, et les fenêtres y projeter l'ombre pâle de leurs croisillons. La flamme des chandelles blêmit.

— Alerte ! Messieurs. Voici l'aurore.

Il secoua M. Gabaret, qui, la sueur aux tempes et le pied sur sa pipe cassée, grognait un songe dans son fauteuil.

L'air du salon était chaud et pesant. Ils éprouvaient cette gêne des vêtements trop longtemps portés, que laissent les nuits de veille.

M. de Chambanne fit tinter une sonnette. Personne ne vint. Les laquais, assoupis, jonchaient les banquettes du vestibule. Il fallut les éveiller. Leur maître ordonna que la chaloupe fût parée. Ensuite, M. de Chambanne et ses hôtes sortirent, vêtus de longues capes.

Un vent froid gémissait à travers les cyprès. Il était vif, pointu, chargé de sable, et cingla la fièvre des joues, irritant comme un soufflet perpétuel. Les yeux rougis clignotèrent; la chair moite frissonna sous les manteaux.

On fut bientôt sur la plage.

Pendant la nuit, la mer avait rejeté ses victimes. Des corps jalonnaient la rive. Certains, déjà, reposaient à quelque distance du flot. Mais d'autres, encore à demi submergés, s'agitaient à chaque retour de la vague, et la mer se jouait d'eux, telle une chatte cruelle, obligeant ces cadavres à répéter, avec des gestes de mannequins, les soubresauts et les hoquets de leur agonie.

Les quatre hommes passèrent la revue sinistre.

Ci-gisaient, trépassés, l'équipage et les passagers de la frégate sombrée; plusieurs femmes, un enfant; les uns nus, d'autres habillés de loques, quelques-uns costumés d'oripeaux voyants, mis en lambeaux — des baladins, sans doute —. Tous verdissés et gonflés, ils crispaient des faces de passion, de terreur ou de rage; et certains laissaient voir un masque inouï, grimaçant une expression si monstrueuse que nul vivant, semblait-il, n'aurait pu l'imiter, ou qu'il en serait mort.

M. de Cogoulin, qui allait de défunt en défunt, reconnut deux de ses matelots.

— Il en manque deux encore, — fit-il.

— On ne les reverra pas, — répondit M. de Chambanne. — Il est trop tard. Ici, la mer garde souvent les noyés. Trois pêcheurs ont disparu, l'an passé. Ils avaient coulé près des îles. Aucun n'a reparu. On dirait vraiment...

— Venez voir, Messieurs, venez ! — cria M. de Kerjan.

Il avait devancé les autres, et, penché sur une chose confuse, de la couleur du sable, il faisait de grands mouvements.

On le rejoignit.

La chose était une morte toute nue, ou plutôt la partie supérieure d'une femme horriblement mutilée. Un accident — le choc de deux épaves, sans doute — l'avait tranchée au ventre, à la hauteur qu'il fallait pour que ce tronc demeurât pudique en dépit de sa nudité.

Un silence régna. M. de Kerjan exécuta deux signes de croix énergiquement ponctués.

Il y avait là, devant eux, de quoi les interdire. Cette créature était bizarre. Son visage exigu sortait d'une chevelure étrangement mal soignée, bourrue et fauve comme une crinière, où les varechs s'étaient emmêlés. De petits yeux ronds l'éclairaient encore d'une lumière jaune, qui vivante, avait à coup sûr étonnamment brillé. Sous les narines, propres à humer l'air à fortes bouffées, une large bouche découvrait la mâchoire serrée d'un carnasier, dont les canines démesurées mordaient la lèvre du bas. Les joues étaient plates et le menton fuyait. Aucune ride; nul pli ne témoignait, au front de

cette femme, qu'elle eût jamais pensé, ni, à ses lèvres, qu'elle eût jamais souri. Cette figure lisse n'avait point d'âge, et sa sérénité pouvait passer pour une indifférence bestiale.

C'était pourtant un être humain. Le torse nerveux, creusant sa taille avec élégance, et les seins, jolis dans leur petitesse, le prouvaient, en évoquant l'idée d'une vierge spartiate, habile aux jeux du corps. Certes, les jambes absentes avaient couru, sauté, bondi ! On se les figurait musclées, sèches et rapides. Pour les bras, ils confirmaient la supposition d'une athlète. Un duvet rude recouvrait leurs tendons noueux, et, des aisselles, jaillissaient deux touffes de crins.

Le plus curieux, pourtant, avec les canines, c'était que les mains fussent palmées jusqu'aux ongles, ceux-là poussés en griffes, durcis et longs.

Un même hâle brunissait toute la peau.

M. de Cogoulin parla le premier :

— C'est une sauvage !

— Plutôt, — répartit M. de Chambanne, — plutôt quelque phénomène à exhiber aux tréteaux et embarqué sur la frégate avec les baladins. J'ai vu des mains pareilles dans un bocal, chez l'apothicaire de la rue Gilles-le-Queux. C'est une infirmité de naissance, paraît-il.

— Non, — fit M. de Kerjan. — Ces cheveux-là ignorent le peigne, et ces pattes de cygne ne les ont jamais tressés en nattes. Je jure bien aussi que jamais chemise, ni guimpe, n'a frôlé ces épaules, — singulièrement belles pour une telle guenuche; — le corps, autrement, serait plus blanc que les mains et la figure.

— Il faut donc, — insista M. de Chambanne, — que ces bateleurs aient été fort mal avisés, de si peu soigner leur gagne-pain.

— Elle est fameusement grande, l'estropiée ! — dit M. Gabaret. — Cela devait faire une colosse, sur ses jambes.

— Si elle en eut jamais, — murmura M. de Kerjan.

— Ma parole ! — continua l'autre, — sa tranche, Monsieur, vaut la tranche de votre espèce de marsouin d'hier au soir. Si on les avait soudées ensemble...

Il s'interrompit tout à coup. Probablement, l'idée qui lui était venue se trouvait baroque. Ou bien fut-il démonté par la mine des trois gentilshommes ?...

Ils s'entre-regardèrent un instant.

— Bast ! — fit M. de Chambanne.

— Au diable ! — ajouta M. de Cogoulin.

— Hum ! — toussa M. de Kerjan.

— Tout de même, tout de même, Monsieur, — conclut M. Gabaret, — cette espèce de marsouin sentait diablement la chair humaine...

La matinée s'avança.

Tandis que M. de Chambanne faisait donner la sépulture aux morts, les vaisseaux, en file, disparaissaient. L'horizon couvrit d'abord leurs châteaux magnifiques, puis, voile à voile, déroba leur voilure, blanchie de s'éloigner. Ils allaient, la *Sirène*, la *Princesse* et le *Comte*; et la statue navale où renaissait la bûche les entraînait, sanglante, à leur destinée : — vers la défaite.

A bord, les commandants sommeillaient.

De cette longue journée ils devaient garder un souvenir étrangement tenace, à considérer la vanité et le décau de ses incidents, — qu'un nœud secret joignait peut-être.

M. de Kerjan et M. Gabaret auraient pu la raconter, dans tous ses détails, à leurs petits-enfants. Mais ils l'estimaient quelconque et sans intérêt. Et si M. de Cogoulin, deux mois plus tard, ne se rappelait pas ce qui vient d'être narré, c'est qu'un boulet ramé, parti d'une felouque, lui avait emporté la mémoire avec la tête.

MAURICE RENARD







THÉODORE ROUSSEAU (1812-1867)

ROUTE DANS LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU  
(Effet d'Orage)

(COLLECTION CHAUCHARD, MUSÉE DU LOUVRE)



Ayuntamiento de Madrid









*Collège de Christ Church, à Oxford*

## Christmas à Oxford

Par LÉANDRE VAILLAT

Le train venant de Londres avait dépassé Paddington, y laissant beaucoup de voyageurs les mains pleines de paquets, et maintenant il courait vers Oxford à toute vitesse, lançant parfois le cri rauque et prolongé de sa sirène. Wilfrid regarda sa montre... trois heures de l'après-midi; dans une demi-heure, il serait arrivé... lui aussi, comme les voyageurs descendus à Paddington et lui aussi, à temps pour célébrer Christmas.

Il sourit à cette idée, ou plutôt il sourit de tout, du gentleman qui, à l'autre extrémité du compartiment, les deux pieds allongés sur la banquette, lisait un magazine, de la cigarette qu'il allumerait tout à l'heure, du rideau bleu qui en été l'aurait protégé contre le soleil et qui maintenant lui servait à effacer la buée de la vitre. Il était dans l'heureuse disposition d'un homme qui se prépare à fêter Noël, et se rencontre dans cette agréable idée avec d'autres gens qu'en temps habituel il ignore ou déteste, mais qu'il trouve sympathiques et croit connaître parce qu'il reconnaît sur leur visage des préoccupations analogues aux siennes. A vrai dire, dans son esprit, il se mêlait au contentement de préparer le pudding traditionnel et de savourer les réjouissances habituelles, la satisfaction de revenir dans son pays après deux ans d'absence... Deux ans, pendant lesquels après avoir soutenu ses thèses à l'Université d'Oxford, il avait voyagé en Europe, en Amérique, complétant l'enseignement qu'il avait reçu de ses maîtres par les renseignements plus précis que donne la vie, comparant les méthodes de travail en usage

à l'étranger, et dans cette enquête menée par le vaste monde, cherchant la vérité où elle est et ne croyant pas qu'elle réside seulement dans les bocaliers des laboratoires et les rayons des bibliothèques, mais partout, même où un professeur ne pourrait s'attendre à la trouver...

Deux ans de séparation avec les siens, avec le paysage familial. Déjà dans le long sillage de fumée que la locomotive laissait derrière elle et que le vent coupait en gros flocons, il reconnaissait la campagne d'Oxford, maintenant glacée, découpée par les barrières de bois, les haies, les fossés, en carrés, en rectangles de neige, en toutes sortes de figures géométriques tracées sur un papier immaculé et dont les lignes couraient se rejoindre, se bousculer, disparaître à l'horizon, comme disloquées par la fuite éperdue du train. Là-bas, un rideau d'arbres indiquait la Tamise; à la lisière de ce petit bois, ils avaient planté la tente, lui et ses amis, quand ils avaient décidé de vivre, pendant un été, à l'aventure, en vrais Robinsons. Chaque repli de terrain lui rappelait un détail de sa vie d'étudiant... Bientôt il distinguerait la tour de Magdalen-College, que l'on découvre de loin, avec ses six clochetons. Mais la nuit tombait déjà... Il s'enfonça dans le coin de la banquette et s'abandonna aux souvenirs... Et fermant les yeux, il revit la campagne telle qu'elle était maintenant : l'eau de la rivière avait débordé dans les champs, et formé en gelant une vaste patinoire; et là-dessus il glissait en balancements souples, de gauche, de droite, en compagnie d'une jeune fille, dont le visage devenait plus rose



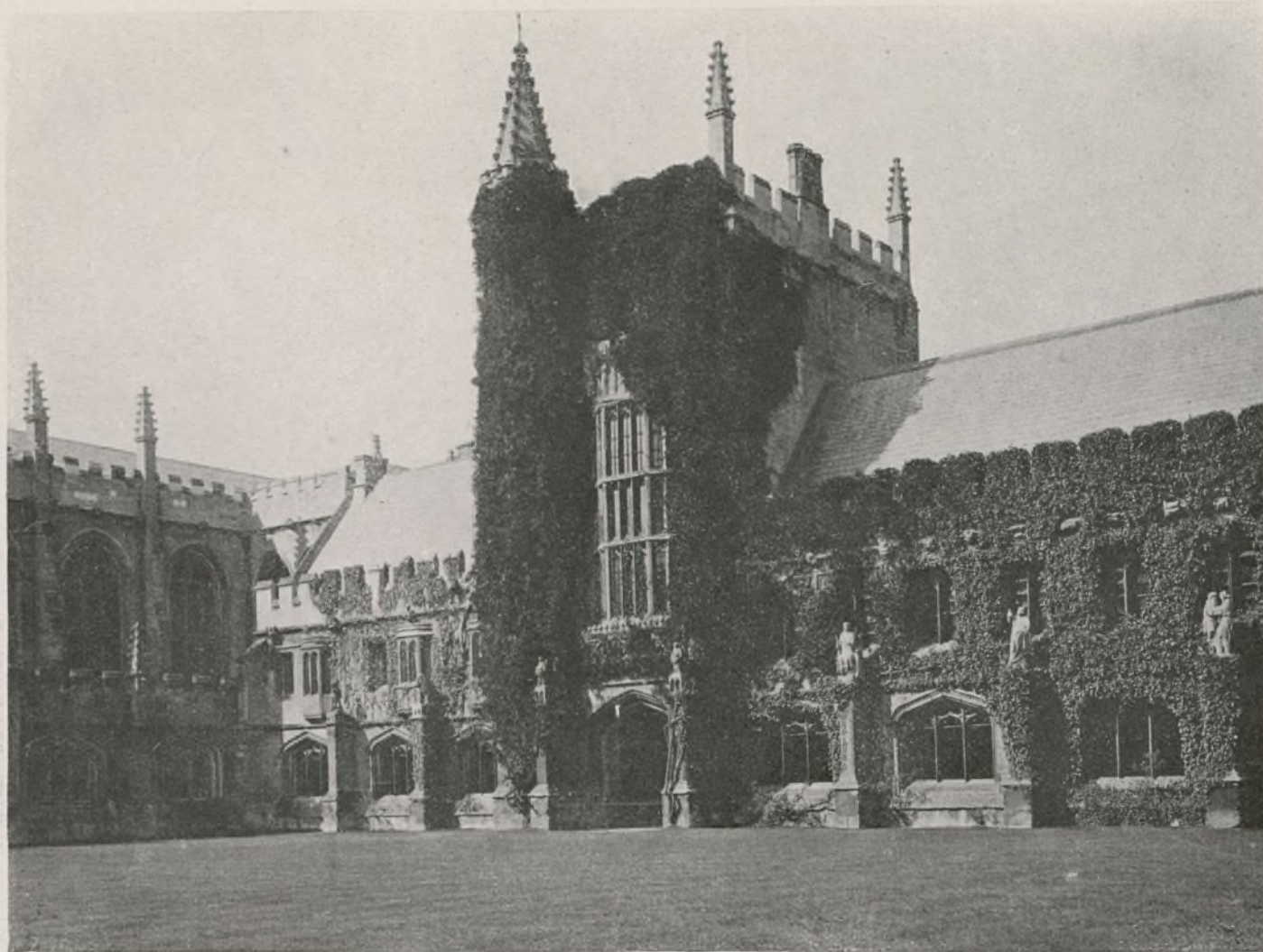
*Un étudiant d'Oxford*  
(Cl. Davis's)



et le regard plus vif, plus bleu dans la course rapide. Leurs mains se croisaient dans un manchon d'astrakan qu'ornait un bouquet de violettes artificielles et il sentait encore la chaleur des mains dans la soie... Il se revit plus tard, un après-midi de l'été, en costume de flanelle blanche, la cravate aux couleurs du collège; il retenait une barque amarrée au pied des murs de Magdalen-College, cependant qu'il aidait la même jeune fille, Margaret Dixon, vêtue cette fois

d'une robe de linon bleu, à sauter dans la barque qui basculait très légèrement. Il la voyait, assise à l'arrière, un peu renversée sur les coussins, tenant les petites cordes du gouvernail, ses yeux pervenche dans l'ombre d'un grand chapeau de paille d'Italie, fixés sur lui en un regard où il y avait de la tendresse et de la malice, tandis qu'en de puissants coups de rames, il faisait glisser la barque presque aussi vite que s'il eût voulu battre à lui tout seul l'équipe de Cambridge.

Puis, ayant dépassé les dernières maisons, il s'attardait, devisant avec elle, l'amusant, lui parlant ou se taisant, échangeant avec elle de longs regards; et, distraite alors, elle abandonnait le gouvernail, et la barque en dérive bousculait un vieil ami de Wilfrid, John, qui pagayait debout à l'arrière d'un canot; et John, en riant, avait crié au passage: « Noty pilote! » Vite, ils avaient quitté ce mauvais garnement de John qui de loin, en manière de plaisanterie, leur faisait de grands gestes, leur envoyait des baisers, mettait la main sur son cœur, et dépassant l'écluse où l'on dépose pour le gardien une pièce de deux pence, ils étaient arrivés à l'auberge de Godstow, en face des ruines de l'abbaye où la belle Rosamonde s'était repentie... L'adorable journée! Tout les avait charmés, conquis, liés davantage l'un à l'autre: l'évocation de Rosamonde, la jolie petite auberge, avec son vieil escalier de pierres branlantes qui descendait jusqu'à la rivière, ses rosiers, le lierre qui couvrait complètement les murs, la charmille et la tonnelle enfin, où ils s'étaient réfugiés, où ils avaient lu ensemble des vers de Shelley, où Shelley les avaient révélés à eux-mêmes,

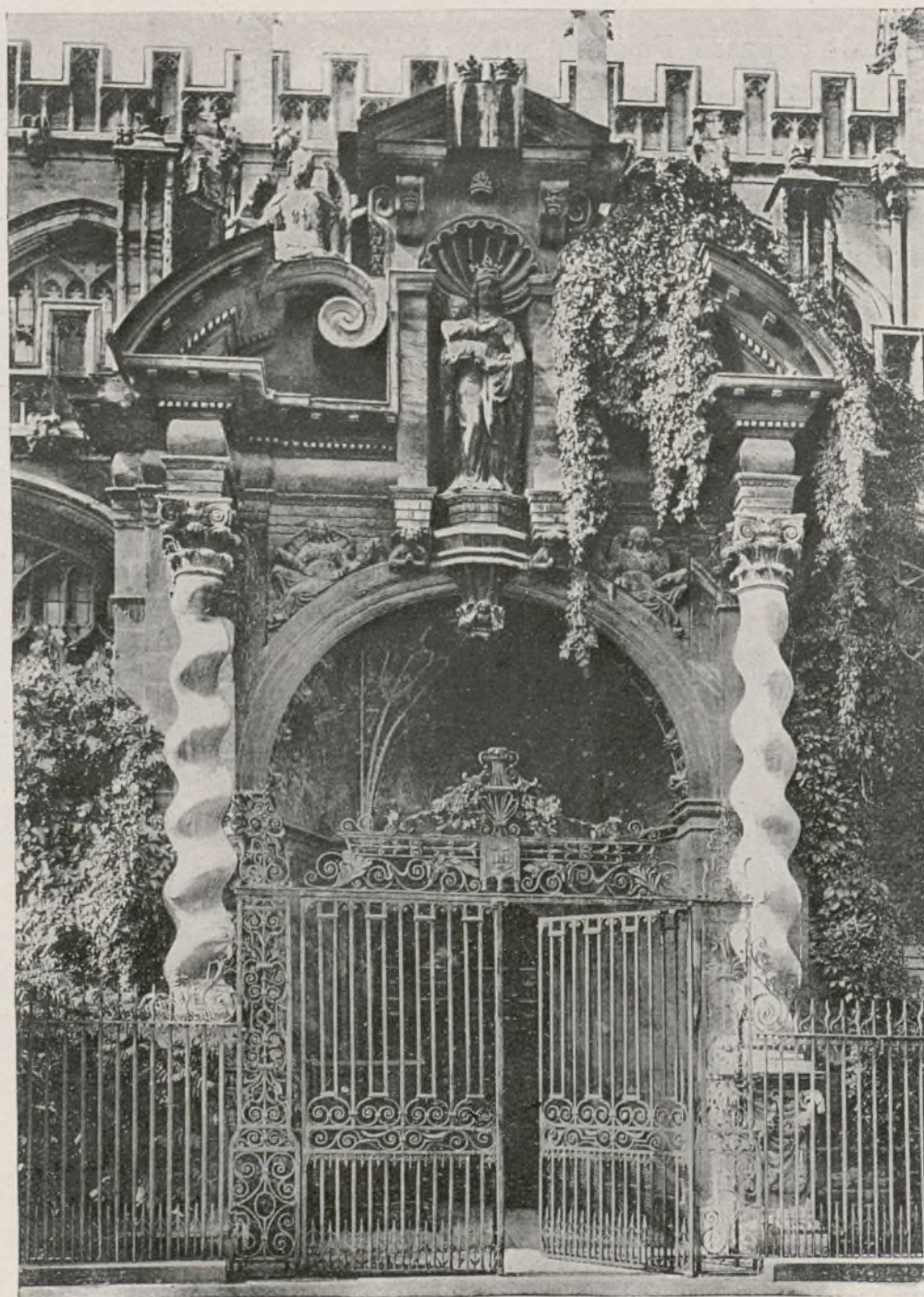


*Tour et Cloître de Magdalen-College, à Oxford*

pas reçu... Bah! la poste les aurait sans doute égarées. Il saurait bientôt de Margaret elle-même celles qui lui manquaient...

Instinctivement il sentit à son doigt la bague qui glissait un peu, car le doigt avait maigri. Le train ralentissait sa marche et passait avec fracas sur des plaques tournantes, il croisait des disques aux feux verts, rouges, multicolores; le gentleman s'enveloppait déjà dans son manteau; Wilfrid en fit autant, prit sa valise, son sac de voyage dans le filet et il finissait à peine de s'apprêter que déjà le train entraînait en gare et s'arrêtait doucement, sans secousse, comme épuisé...

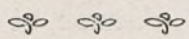
Sur le quai, son père, sa mère, son vieil ami John l'attendaient. Il lui sembla que ses parents avaient beaucoup vieilli. Le changement de ceux que l'on aime apparaît davantage après une longue séparation; quand on vit chaque jour auprès d'eux, on ne s'aperçoit pas qu'ils se transforment lentement, insensiblement et on les croit toujours pareils à eux-mêmes. Quant à John il paraissait le même, cependant un peu plus ferme, plus viril et plus grave. Parbleu! il avait soutenu lui aussi sa thèse et il avait déjà dans Park Road, un cabinet de consultations, où à vrai dire il venait si peu de malades qu'on pouvait croire que tout le monde à Oxford se portait bien et renonçait à mourir. Wilfrid les embrassa tous trois, sourit en regardant John, dont la seule vue évoquait pour lui toutes sortes de bonnes plaisanteries, et promettait sans doute pour l'avenir beaucoup de farces remarquablement agencées. Mais son regard, qui allait de l'un à l'autre, les interrogeait tous les trois. Une question lui venait sur les lèvres, une question qu'il n'osait pas poser, et qu'ils



*Porche de Sainte-Marie-la-Vierge, à Oxford*



semblaient, eux, ne pas deviner. Et déjà, dans son égoïsme amoureux, il lui tardait d'écarter ses parents, qu'il venait à peine de revoir, et d'être seul avec son ami. Et cette question le troublait si fort qu'il ne reconnut pas au passage l'employé — toujours le même — qui lui réclamait son billet; il chercha dans ses poches son bulletin de bagages qu'il crut un instant avoir perdu, glissa dans la main du portefaix qui portait la malle jusqu'à la voiture, une pièce de dix shillings pour six pence et ne remarqua pas l'ahurissement du bonhomme, qui se confondait en remerciements et restait là, pétrifié, donnant du sir et de la casquette, à tort et à travers, comme s'il eût reconduit lord Malborough en personne.



Avec quelle joie il retrouva dans sa chambre les livres, les bibelots, les moindres objets qui affirmaient ses habitudes



*High Street, à Oxford*

ou proclamaient ses affections, à la place même qu'il leur avait donnée avant son départ; il ne put s'empêcher de sourire devant certains détails que l'on avait respectés, mais qui lui prouvaient à lui-même, à la manière dont il les envisageait maintenant, qu'il avait vieilli... C'étaient, par exemple, des accessoires de cotillon, attachés au mur, en trophée, comme une panoplie d'armes précieuses, des mirlitons, des rubans, des casquettes d'étudiant et des pipes, des sticks, des raquettes ou des fleurets, et puis, disposées en éventail, des photographies qui le montraient, lui et ses camarades, jouant au tennis, ramant ou patinant, revêtus du coquet manteau noir et du bonnet carré, d'un costume de légende et d'histoire dans un pageant, caracolant à cheval dans un cortège, ou lisant accoudé à une table rustique dans un jardin; toutes ces photographies qui à un moment donné, l'avaient exalté en flattant ses manies, son amour-propre, ses vanités, lui paraissaient maintenant un

peu ridicules et il ne pouvait s'empêcher de se dire à lui-même : « J'étais bien jeune ! »

Et, tout en le disant, il s'étonnait de ne plus s'amuser à ces bagatelles, qui chacune cependant lui rappelaient un moment agréable de sa vie. C'est que, sans doute, elles composaient à elles toutes sa vie passée, mais qu'il y manquait quelque chose... le seul détail qui pût les embellir, les illuminer, que toutes ces photographies devaient se grouper autour d'une seule image, une jeune fille en robe de linon, en chapeau de paille d'Italie, assise en face de lui, dans une barque, que ces bibelots étaient les accessoires touchants d'une comédie tendre dont il avait joué le prologue et dont il comptait jouer le dénouement...

Tout à l'heure pourtant, à la gare, John semblait soucieux quand il l'avait quitté et devant la maison, sa gaieté paraissait un peu affectée; il ne lui avait promis qu'avec une sorte de contrainte de revenir dans la soirée; ses parents, au repas,

ne lui avaient pas dit mot de Margaret... Dieu, si un malheur lui était arrivé !... Il tressaillit... dans la rue, sous la fenêtre, un petit coup de sifflet. Il reconnut le signal par lequel les étudiants de Magdalen-College ont coutume de s'appeler, il se précipita dans l'escalier pour ouvrir la porte lui-même et il ne put s'empêcher de rire en reconnaissant, à sa voix, John qui, en effet, venait le chercher, mais qui, en l'honneur de Christmas, s'était déguisé en Bonhomme Noël et avait revêtu, pour paraître tel, un costume bizarre qui tenait à la fois du moujick et du vieux facteur russe. En somme, cela se réduisait à une fantaisie peu coûteuse : par-dessus une culotte de cheval et des bottes, un paletot en poil de chèvres; le visage imberbe complètement défiguré par un masque auquel pendait une énorme barbe blanche toute givrée, un bonnet de fourrure sur la tête, sur le dos une hotte pleine de petites branches de gui et de houx; au côté, en bandoulière, un grand havresac





rempli de petits paquets, enfin une grande canne de pèlerin, taillée dans un saule au bord du Cherwell. Il n'en fallait pas davantage pour faire d'un étudiant d'Oxford un vieux Mathusalem, capable de mystifier les familles les plus intelligentes.

— Il ne tient qu'à toi, mon vieux, d'en faire autant et je te promets un beau succès...

En effet, Wilfrid se souvenait d'avoir porté autrefois un travesti de ce genre et il eut vite fait de retrouver dans une armoire les éléments de la farce, et de se grimer de manière à devenir méconnaissable.

Ils se partagèrent les petits paquets que John avait apportés dans son havresac. Il y avait des boîtes de nougat pleines d'aiguilles, des étuis à épingles remplis de minuscules berlingots, des crayons armoriés de trois mugnets d'argent, blason de Magdalen-College; sur des coupe-papier, on voyait courir les trois cerfs de Jésus-College dont les andouillers d'or s'enlèvent sur champ d'émail vert. Il y avait aussi des signets en soie blanche peints d'un rameau de sensitive, de petites bibles et divers objets qu'il s'agissait de distribuer ici et là, ce soir même, dans les familles amies où l'on veillait en attendant Noël, et autant que possible en méprisant les principes les plus élémentaires de la destination, en sorte qu'un bibliothécaire fût gratifié d'un dé à coudre, et une pianiste d'un flageolet. Avant de sortir, ils saluèrent au salon Mr. et Mrs. Scrooge qui attendaient Christmas pour la cinquième fois, enfouis tous deux dans une bergère à oreillettes, symétriquement, de chaque côté de la cheminée où brûlait une belle bûche, au-dessous de la pendule qui tous les quarts d'heure sonnait le carillon de Westminster. Entre eux, devant le feu clair, se chauffaient les cinq chats de la maison, véritables gardiens du foyer, Titi, Mimi, Roméo, Bustock, Marquis, qui avaient leur place dans toutes les réjouissances familiales. Alignés symétriquement eux

aussi, ils ronronnaient en mesure, tandis que Mr. Scrooge fumait sa pipe et que sa femme tournait les feuillets d'un album de Christmas où les sentences alternaient avec des bouquets.

Wilfrid, impatient, coupa court aux plaisanteries de ses parents et de John, qui semblaient en vérité avoir à cœur de retarder l'instant des confidences, et adopter les prétextes les plus futiles pour éloigner de lui la rencontre qu'il souhaitait,



"Octagon-House", dans Broad Street  
(La plus vieille maison d'Oxford)

bras sous le bras de John. Il éprouvait le besoin de se rapprocher de son ami comme pour se protéger contre les inquiétudes qui l'assaillaient en foule, et qu'il n'osait pas se définir à lui-même.

— Ah! mon vieux John!...

Il ne trouvait rien d'autre à dire, tant son cœur était plein. Rien d'autre que ces mots, qui signifient tout ce qu'on veut leur faire dire, suivant l'intonation qu'on leur donne,

et les circonstances dans lesquelles on les prononce, et qui dans la gamme de leur langage symbolique, expriment aussi bien la familiarité banale que l'approbation ironique, ou l'attendrissement ému de deux êtres qui se retrouvent après une longue absence, qui veulent se plaindre d'une souffrance intime, ou se féliciter d'un bonheur rare.

— Au fait, où allons-nous ce soir?

Et John se mit à énumérer les noms de toutes les maisons d'Oxford où il supposait que le bien-

être, la bienséance, l'amitié et d'autres affections pouvaient avoir encouragé les habitants à se réunir pour attendre l'avènement de la loi de grâce, en faisant de la musique et en mangeant des petits fours: les Filer, les Blandford, les Cute, les Fielding, les Slowborg, les Ridlaw...

— Et les Dixon, ajouta Wilfrid en regardant John dans les yeux... Tu oublies les Dixon...

à laquelle il pensait plus qu'à toute autre chose.

Au dehors, la petite rue était calme, tranquille, encadrant de la double silhouette de ses toits ourlés de neige, une avenue de ciel tendue de soie bleue. Quelques nuages entouraient la lune, telle une escorte de mages, avec de grands manteaux blancs, autour d'une vierge blonde. Wilfrid leva les yeux, il chercha machinalement à reconnaître le chariot de la Grande Ourse, et un peu plus loin, il remarqua une étoile d'un blanc doré, entourée d'un halo de lumière blanche et fine... Il croyait sentir dans cette clarté diffuse, douce et effacée, une âme limpide et tendre, et la palpitation à peine perceptible de la nuit qu'il aimait, et qu'il se représentait volontiers comme une belle femme, enveloppée dans une grande draperie sombre, aux plis fortement marqués, accoudée sur un nuage, et laissant échapper de ses doigts des pavots bleus, qui tournoyaient avec nonchalance dans l'air léger, avant de se poser, doucement, sur le gazon des prairies.

Instinctivement il passa son



Eglise d'Iffley, près d'Oxford



Malgré lui, John répéta :

— Et les Dixon, si tu veux.

Mais, un peu gêné de l'insistance que son ami mettait à l'interroger, il détourna les regards, et prit le parti de rire, d'un rire forcé qui sonnait un peu faux, dans la nuit claire et glacée.

— Ah! décidément tu es resté le même, avec tes idées sentimentales? Alors, tu penses toujours à Margaret. Mais tu as bien le temps de la rencontrer demain, après-demain, tous les jours; tu sais bien qu'on la voit partout, à l'office de Magdalen, elle est de tous les pageant, de tous les bals, de tous les cotillons; elle a la place d'honneur dans toutes les tribunes; et il ne se distribue pas de récompense, dans les matches à la rame ou à l'aviron, dans les sociétés littéraires et les concours poétiques, qu'elle ne soit là comme une muse, tendant un rameau de laurier aux fronts qui s'inclinent devant elle. Attends à demain...

— Non, tout de suite.

— En ce cas, le plus court est de prendre par High Street. Et ils débouchèrent dans la grande rue d'Oxford.

Elle était si violemment illuminée, avec sa double rangée d'étalages et de lampes à arc, si animée, si bruyante, qu'ils ne virent plus le ciel, le ciel de Christmas qui éclairait doucement de sa clarté lunaire, de ses étoiles mystiques la petite rue calme, feutrée de neige, où habitaient les vieux parents de Wilfrid.

Quelques minutes auparavant, ils se trouvaient dans une petite ville endormie, dont tous les regards s'étaient fermés. Maintenant, ils traversaient une grande cité, qui continuait à vivre, malgré la nuit, à cause de cette nuit, d'une vie intense. La neige avait fondu en boue. Les cabs se croisaient en tous sens, serrant de près la chaussée et l'éclaboussant; ils allaient plus vite qu'à l'habitude; sur les trottoirs, les piétons marchaient d'un pas plus accéléré, riant, entrant dans les boutiques, en sortant, les mains chargées de paquets; et il semblait

célébrant Christmas, ils aperçurent, ouvrant le cortège, un chanteur habillé de blanc, précédant deux hommes qui portaient un grand plateau d'argent sur lequel reposait parmi le romarin, la tête de sanglier couronnée de feuillages d'or. Entre les défenses et retenu par elles comme un joyau, le citron traditionnel attendait la fin du couplet, avant d'être remis au soliste, tel un porte-bonheur. Et les deux amis, en voyant se dérouler la procession des jeunes garçons vêtus de

blanc, se sentirent eux-mêmes très lointains et très proches, car en ce cortège fabuleux, toutes leurs années d'étudiants repassèrent devant eux. Ils reprirent leur marche et voici que la neige se mit à tomber en de légers flocons formés de deux brins de givre en croix, au moment où ils arrivaient dans la rue qu'habitait Margaret Dixon.

De nouveau, le recueillement fut doux au cœur de Wilfrid, après la sensation désagréable qu'il venait d'éprouver au contact de cette joie trop bruyante pour lui, et de cette volonté qu'avait le monde de se réjouir malgré tout.

Cependant, en même temps qu'il se réjouissait presque et qu'instinctivement il hâtait le pas, quelque chose le retenait, qui l'empêchait de trop se hâter; à mesure qu'il se rapprochait de la maison que si souvent pendant son voyage il avait désiré revoir, il obéissait à une mystérieuse contrainte, qui l'empêchait de parler, d'interroger John; les mots qui montaient en foule de son âme expiraient sur ses lèvres. Au moment de sonner, il dut s'appuyer un instant contre le mur, défaillant, ne sachant ce qu'il devait faire. Ils attendirent un instant, un instant qui lui parut interminable. La maison était close, mais à travers les persiennes filtraient des rais de lumière et l'on entendait de l'autre côté des murs une sorte de bourdonnement, des rires, de la musique.

Comme l'on tardait à venir, John, croyant que Wilfrid avait sonné et que l'on n'avait pas entendu, pressa le bouton électrique. Enfin, la porte s'ouvrit sur le vestibule, et une soubrette, leur laissant à peine le temps de se recueillir, les



Le Cloître de New-College, à Oxford



Les bords du Cherwell, à Oxford

que l'aspect des devantures où s'amoncelaient en pyramides, en tours, les pâtés de foie gras, les dindes, les volailles et les gâteaux enguirlandés de houx, communiquât à chacun une fièvre de réjouissance.

Ils croisèrent d'autres Bonshommes Noël, et sans savoir qui ils étaient, les saluèrent cérémonieusement, se sentant complices d'une comédie qui tenait plus du mystère que de la farce, et puis toute une bande de jeunes filles, qui voulurent les démasquer. A ce moment, une joyeuse fanfare, un bruit de tambourins, annonçait que la procession de « la tête de sanglier » se rendait à l'Université. Wilfrid et John hâtèrent le pas, et tandis que les cloches s'égrénaient au sommet des tours,

introduisit dans le salon. Le grand lustre était allumé, les appliques de la cheminée et aussi, dans les branches d'un sapin, d'innombrables petites bougies roses et vertes. Les rameaux givrés ployaient, tant ils étaient ornés de noix dorées, de colimaçons d'argent, d'étoiles, de vers luisants en paillettes; un grand feu flambait dans la cheminée. Wilfrid, un peu suffoqué par la chaleur, ébloui par les lumières, ne vit rien tout d'abord. Il ne vit que des gens qui riaient, s'amusaient beaucoup de cette irruption, pariaient sur l'identité des Bonshommes Noël, les dévisageant, cherchant à les faire parler pour distinguer le son de leur voix. Peu à peu il reconnut Mr. Dixon, Mrs. Dixon, le père et la mère de Margaret, ses







Magdalen-College, à Oxford

deux sœurs et ses cousines; mais Margaret elle-même, est-ce qu'elle n'était pas là?... Pourquoi n'y était-elle pas? Et pourquoi, cependant, tous ces gens étaient-ils si gais, sans se douter que sous le facétieux déguisement, il y avait un être angoissé, et que ce loustic cachait tant bien que mal un pauvre jeune homme! Enfin quand ses yeux se furent accoutumés à cette effervescence, il l'aperçut, *Elle*, dans un coin du grand salon. Elle était assise sur un divan bas, les genoux croisés; le buste renversé en arrière, elle regardait la mascarade, à peine distraite, les yeux fixés mais absents, et ainsi, avec ses cheveux châtain auburn couvrant les tempes en légères ondulations, le chignon lourd et bas, noué en catogan, les yeux d'un bleu profond sous les sourcils jetés en courbe d'arc, l'accolade rouge des lèvres dans le visage ovale, le menton volontaire, elle ressemblait à la Margaret de jadis, d'il y a deux ans, avec je ne sais quoi de plus grave, de plus énigmatique, qui justifiait le mot que John avait prononcé, tout à l'heure, en raillant : *la Muse*; la Muse anxieuse des songes de Burne Jones, la Muse qui inspirait les rêves des étudiants oxoniens et faisait battre en leurs cœurs la même palpitation qu'au cœur de Shelley... Wilfrid suivait du regard la ligne sinueuse du visage, les épaules tombantes, et le bras, et la main... Mais la main abandonnée sur le divan, la belle main aux doigts allongés, fluides, la main qui tenait jadis le gouvernail de la barque et tournait



Moulin d'Iffley, près d'Oxford

les pages de Shelley, cette main s'abandonnait dans l'ombre, à une autre main, une main d'homme musclée, forte, dominante. Et aussitôt il reconnut Toby, Toby qui toujours lui avait été antipathique...

Cependant on l'entourait, on le serrait de plus près, on le pressait de distribuer les cadeaux qu'il portait dans son sac... Machinalement, les yeux brouillés de larmes, il cherchait à tenir jusqu'au bout le rôle du Bonhomme Noël, qui s'occupe au moins une fois par an du bonheur des autres... Il plongeait la main dans le sac comme pour en retirer les surprises, et jouant malgré lui avec la bague qui glissait le long de son doigt amaigri, il sentit qu'elle lui échappait tout à fait, il la chercha fébrilement et finit par la retrouver. Et, tandis que les autres battaient des mains, croyant que le père Noël fourrageait dans sa giberne pour les mieux mystifier, il s'approcha doucement de Margaret, comme s'il eût voulu commencer par elle, posa dans la main tendue, la belle main habituée à recevoir la première tous les hommages, l'anneau d'or qu'elle avait échangé avec lui, un jour, dans High Street, et s'enfuit comme un fou, par la rue tranquille, sous l'avenue de clarté que faisaient les étoiles, les étoiles qui avaient guidé les bergers et les mages, il y a bien longtemps, vers le Dieu d'amour.

LÉANDRE VAILLAT



Le pont et l'auberge de Godstow





## Chronique du Jour de l'An

Par TRISTAN BERNARD

Je l'ai rencontré, le vieux monsieur fatigué, qui, une fois de plus, et sans craindre la banalité écœurante de tels propos, m'a dit du mal du premier janvier, des étrennes, et de ce qu'il appelait, à l'instar des chroniqueurs du boulevard, « la trêve des confiseurs ».

J'ai regardé ce vieux monsieur, et, avec une fermeté qu'expliquait son grand âge, j'ai pris, moi, la défense de l'ancienne et charmante tradition.

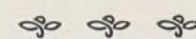
Cette institution des étrennes, c'est vous, vieux monsieur avare, qui l'avez abîmée. Votre cœur saigne chaque année à l'idée de vos dépenses supplémentaires. Il serait peut-être plus simple de vous exécuter de bonne grâce, et, puisqu'il faut payer, de payer avec allégresse. Vous avez préféré grincer et grincer... Vous avez espéré, avec vos dénigrement, vous avez espéré porter un coup aux traditions! Mais les traditions ont pour elles une jeune force toujours renouvelée: en face des vieux messieurs pour qui c'est un ennui de donner des étrennes, il y a l'armée des petits enfants, pour qui c'est une

joie d'en recevoir. Grâce à l'ardeur cupide de ces générations montantes, le Nouvel An sera toujours le Nouvel An, et la seule ressource que vous aurez, vieux monsieur, pour vous soustraire aux usages, c'est d'aller dans un autre monde, où, qui sait? la coutume heureuse des étrennes est peut-être aussi en honneur.

— Ce n'est pas pour l'argent, dit un autre vieux, c'est pour le tracas...

Celui-là propose de donner à un bureau de bienfaisance les deux ou trois cents francs qu'il consacrait aux étrennes. O charité! que d'infamies on peut commettre en ton nom!

Qu'on écoute ce rabat-joie, et que l'on donne aux pauvres le montant des cadeaux d'étrennes. Ça ira bien la première année. La seconde année déjà les pauvres toucheront beaucoup moins. On s'arrange plus facilement avec les pauvres qu'avec le plus petit des tout petits neveux, qui est exigeant, lui, et qui, dès qu'il sait parler, parle haut.



« Pourquoi donner des cadeaux à une époque fixe? » dit un autre malin, qui tient, lui aussi, à tirer au flanc pour les étrennes.







« Ne serait-il pas préférable, de faire un présent à ses amis, à un moment quelconque de l'année ? Alors ce serait une surprise... Alors les étrennes n'auraient plus l'air d'un tribut forcé... »

Elles n'auraient, dans ce cas, plus l'air de rien

du tout, comme Riendutout lui-même. On connaît le cœur généreux de la plupart des hommes. Ils

n'offrent des cadeaux que parce que l'usage le leur impose. Non pas que ce ne soit pas très agréable de faire un cadeau à son prochain et de voir le plaisir qu'il ou elle en a. Mais, pour beaucoup de gens, cette volupté d'offrir ne compense pas dans leur for, ce que Huysmans appelait « le regret pénitentiel de l'argent versé ».

Pensez un peu à votre enfance. Rappelez-vous quel prestige avait pour vous cette Saint-Sylvestre... Et le coup de sonnette qui annonçait un cadeau ! Et le paquet mystérieux, que défilèrent les mains impatientes... Il y a toujours des gens qui ne veulent pas que l'on coupe les ficelles : on se meurtrit le bout des doigts sur des nœuds inextricables... Puis les dernières réticences des papiers... Est-ce que c'est fini ? Non ! encore une enveloppe. Enfin le couvercle se soulève, et c'est toujours un « Ah ! » de surprise admirative ! La déception, quand il y en a une, ne vient qu'après, mais le mouvement même d'un couvercle soulevé, comme celui d'un rideau de théâtre qui se lève, produit toujours une impression heureuse...

Mes souvenirs les plus frais, hélas ! sont ceux de donneur d'étrennes... Quelles timidités, quelles angoisses, à l'idée de la déception possible chez les personnes qui reçoivent mes cadeaux ! Aussi, lâchement, paresseusement, renoncé-je à leur faire une surprise, et m'informé-je, par des enquêtes discrètes, de ce qui pourra leur faire plaisir... C'est là une habitude prudente et regrettable qui tend à se généraliser. Elle ne suppose pas seulement de la paresse, mais une certaine avarice roublarde chez les donateurs. Ils préfèrent se

fier à la discrétion de la personne qu'ils obligent que de ne pas savoir eux-mêmes où s'arrêter dans leur générosité et leur faste.

Ainsi, de nos jours, beaucoup de petits enfants ou de jolies dames sont d'avance au courant de ce qui va se passer. Voilà qui diminue beaucoup votre charme, ô douce coutume des étrennes !

Je connais plusieurs jeunes filles prévoyantes à qui l'on donne chaque année une perle pour un collier. Aussi ont-elles la joie de se dire qu'elles auront un très beau bijou, au moment où elles parviendront au seuil de la vieillesse. C'est une satisfaction comme une autre.

Mais que penser de cette petite dame avisée (mais pas tout à fait à la hauteur dans les questions techniques), qui, sans dévoiler ses projets, demanda, il y a plusieurs années, à un de ses amis, quatre cylindres de moteur pour ses étrennes ? L'année suivante elle exigea — vœu incompréhensible, mais impérieux, un radiateur. Puis, d'année en année, il lui fallut une boîte de vitesse, puis quatre pneus, puis différentes pièces encore, puis des phares. Cette année, ayant au grand complet tous les organes et les accessoires d'une voiture, elle se rendit chez un mécanicien à qui elle demanda de les assembler ! Vous jugez de l'effroi de cet ouvrier, en voyant tous ces morceaux d'auto de différentes époques ! C'était, sur la même voiture, l'histoire presque complète de l'automobile à travers les âges. Il expliqua qu'il n'y avait guère d'utilisables que les phares et les pneus. Mais la petite dame le regarda avec hostilité, l'accusa de mauvaise volonté, et le soupçonna de vouloir lui placer d'autres pièces d'automobile...

Elle revint irritée chez elle, où son entourage eut beaucoup de peine à lui faire comprendre son erreur.

Cette histoire incroyable est absolument vraie ; d'ailleurs, il est défendu de mentir le jour du Nouvel An.

TRISTAN BERNARD







MEISSONIER (1815-1891)

L'AUBERGE DU PONT DE POISSY

COLLECTION CHAUCHARD (MUSÉE DU LOUVRE)







## Menus Propos sur des Parfums

La plupart des produits de beauté qu'on recommande aujourd'hui sont présentés sous le couvert de la science; et l'on a, en vérité, abusé des formules médicales et des certificats d'hygiénistes au point que le public, qui les voit attribuer couramment à des spécialités souvent quelconques, cesse peu à peu de les considérer comme des garanties réelles.

Il en sera autrement de l'opinion toute spontanée d'un médecin éminent à l'égard des produits de M. Bichara, le jeune parfumeur syrien dont la réputation, à Paris, s'est si vite et si solidement établie.

Dans la dernière édition de son traité si apprécié sur *L'Hygiène de la Beauté*, M. le D<sup>r</sup> Monin ne craint pas de recommander catégoriquement les divers produits Bichara pour les soins de la peau, des cheveux et des dents, et pour la beauté des yeux.

Cette fois, on le voit, ce n'est point un parfumeur qui cherche à se placer sous les auspices et la protection de la science, c'est la science qui vient d'elle-même reconnaître la valeur hygiénique des préparations d'un spécialiste instruit, consciencieux et raffiné.

Raffiné, Bichara l'est en effet essentiellement. Il est permis de dire que son apport personnel, dans l'art des parfums, a fait accomplir à celui-ci, en quelques années, plus de progrès qu'il n'en avait fait précédemment durant un demi-siècle. Progrès vers l'originalité, progrès vers la suavité, vers la vraie distinction; progrès, en même temps, vers les qualités saluaires, puisque Bichara, non content de charmer, réussit aussi (la science en témoigne) à guérir et à embellir.

A côté de ses parfums si vraiment nouveaux, dont les noms eux-mêmes sont pleins d'évocations : *Nirvana*, *Emirah*, *Bosphora*, etc., ne nous propose-t-il pas, en effet, toute une gamme de spécialités destinées à mettre en valeur, à préserver et à



M. BICHARA

guérir, les attraits divers dont l'ensemble constitue la beauté?

Voici, pour les soins de la peau, le lait, la crème et la poudre d'Albanie Bichara, l'*Eau Khédiviale*, cette impératrice des eaux de toilette; pour le bain, les sels d'Albanie et la Terre de Sivas; pour les ongles, le Firouza; pour les yeux, le *Cillana Bichara*; pour les cheveux, outre la Lotion Bichara et la Pâte d'Ourmiah, ce produit incomparable qu'est l'*Extrait de Henné Bichara*, régénérateur merveilleux dont l'innocuité absolue a été certifiée par le Laboratoire Municipal de la Ville de Paris.

Beaucoup des produits Bichara sont préparés d'après des formules retrouvées dans d'antiques manuscrits syriaques. D'autres sont des créations essentiellement modernes. Mais dans les premières comme dans les

secondes, Bichara a cherché avant tout la pureté, la rareté des éléments, et, s'étant donné un but facile à définir : *assurer la santé de la beauté et donner la beauté de la santé* — il a réussi à l'atteindre avec autant d'originalité que de distinction.

Les premiers artisans du succès de Bichara (après son propre mérite, qui passe avant tous et qui lui vaut aujourd'hui la confiance de la société la plus élégante et la plus difficile) ont été les écrivains illustres et les belles artistes qu'il choisit d'abord comme confidentes de ses travaux. Ils lui ont témoigné leur sympathie et leur reconnaissance dans les termes les plus flatteurs et les plus encourageants.

Pour commencer, cette commande de M<sup>me</sup> Marguerite Carré, de l'Opéra-Comique, au cours de sa triomphale tournée dans l'Amérique du Sud :

22 juin 1911. Buenos-Aires.

Voulez-vous m'adresser, par le premier paquebot, six boîtes de votre admirable *Mokoheul* et deux boîtes de *Cillana* dont je ne puis plus me passer!! Merci d'avance, cher Monsieur, croyez à ma très vive reconnaissance.

MARGUERITE CARRÉ.

Puis, ce charmant billet de M<sup>lle</sup> Dussane, la délicieuse artiste de la Comédie-Française :

12 août 1911.

Cher Monsieur Bichara,

Je me sers exclusivement maintenant de votre *Cillana*; le produit est infiniment supérieur à tous ceux que j'avais essayés jusqu'ici : jamais mes yeux n'ont eu un éclat si profond et si naturel. Je vous félicite et vous remercie.

B. DUSSANE,  
de la Comédie-Française.

Un autre billet de l'admirable comédienne qui triomphe actuellement à l'Athénée, dans la belle pièce de MM. Funck-Brentano et de Lorde, — Augustine Leriché :

2 octobre 1911.

Monsieur Bichara,

Je suis tout à fait enchantée de vos deux produits, le *Cillana* et le *Mokoheul*.

A ma rentrée cet hiver, je veux épater le public par l'éclat de mes yeux, grâce à vos deux excellents produits.

Recevez mes meilleures salutations.

AUGUSTINE LERICHE.

Et pour finir, ce petit poème ingénieux de M. Edouard Adenis, dont on applaudit chaque soir au Moulin Rouge l'*Amour libre*.

AMOUR LIBRE

En échange de tes baisers,  
Veux-tu des bijoux, des dentelles,  
Des satins aux tons irisés?...  
— Non, répondait-elle.

Voyons, aimerais-tu, plutôt,  
A Villiers, Pereire ou Courcelles,  
Un petit hôtel?... Une auto?  
— Non, répondait-elle.

Ecoute encore; tu auras,  
Si tu veux bien m'aimer, ma belle,  
Tous les parfums de Bichara...

— Oui, répondit-elle.

EDOUARD ADENIS.

Lors du séjour à Paris de S. M. le roi du Cambodge, M. Bichara avait été choisi comme parfumeur du Palais, et il fut décoré à ce titre de l'Ordre Royal du Cambodge. Déjà officier du Medjidié, il a été de plus nommé récemment chevalier du Mérite agricole. Notre République a joint ainsi son suffrage à celui des rois, et jamais elle ne se montra plus athénienne que dans ce geste.

Ajoutons que Bichara a créé une maison à Londres, 170 Piccadilly, et qu'il a choisi comme dépositaire général pour l'Égypte la Maison Sednaoui Cy Ltd, au Caire. Pour la Belgique, le seul dépôt est aux grands magasins du Bon Marché, à Bruxelles.

## La Métamorphose des Fleurs

Fleurs et Plantes stérilisées : ce vocable, qui semble une antithèse en même temps qu'un anathème à la beauté dans ce qu'elle a de plus subtil et de plus délicat, est pourtant celui qui convient le mieux à une époque



Un coin du Palais des Fleurs

éprise de « pratique » et de « bon marché », mais ce n'est pas « stérilisées » qu'on eût dû dire... c'est « éternisées ».

Qui donc a osé proclamer la faillite de la science devant la poésie? Le « Palais des Fleurs » réconcilie ces deux modernes antagonistes en les mariant! La « verveine » de Sully Prudhomme ne meurt plus dans les vases « brisés »... elle est immortelle et se rit des coups d'éventails comme de la lourde chaleur des radiateurs!

Il n'est pas jusqu'aux irréelles « orchidées » art nouveau stylisées, fleurs névrosées, depuis le Catelaya jusqu'aux Vandas et aux Odontoglossums multicolores qui, dans leur buisson de capillaires ou de plumosus, n'affirment triomphalement cette survie.

Les plantes elles-mêmes conservent l'harmonieuse souplesse de leur courbure et, figées dans cette nouvelle léthargie, gardent encore leur grâce tendre et leur frémissamment amoureux au souffle léger des brises caressantes.

Pour en connaître tout le poème, demander le catalogue (série F) du Palais des Fleurs, 46, rue des Petits-Champs, et, pour en comprendre tout le charme, lui rendre visite comme à l'une des plus captivantes curiosités de Paris.



## Notes et Informations

### LE POUVOIR DU SOURIRE

Il est honteux qu'à notre siècle, quand tous les raffinements de toilette sont pratiqués à n'importe quel degré de l'échelle sociale, quand le trotin dit, d'un air pincé : « Pourquoi donc que je ferais pas comme une duchesse, moi! » il est honteux qu'on soit encore obligé d'enseigner l'hygiène de la bouche, d'apprendre aux parents qu'en première ligne il faut soigner la dentition des enfants.

On a si bien compris l'importance de ce coup de brosse au moins bi-quotidien, que dans certaines écoles, on donne des bons points aux élèves dont le petit museau montre dents blanches et saines. Malheu-

reusement, on ne peut stimuler l'émulation hygiénique des générations adultes, et c'est dommage, car elles en auraient bien besoin, les dents étant encore tenues pour quantité négligeable, en tant que propreté, par beaucoup plus de gens qu'on ne l'imagine.

Les plus belles perles pour une femme sont celles qu'enchaînent des gencives roses et fermes; qu'elles se le mettent bien dans l'esprit, nos coquettes, qu'elles compren-

nent que la grâce du sourire ne peut exister sans jolies dents, et alors elles posséderont un véritable charme.

Nous signalons parmi les meilleurs dentifrices, l'Elixir, la Pâte et la Poudre des Bénédictins du Mont Majella. Ces trois spécialités se trouvent chez M. l'administrateur Senet, 35, rue du 4-Septembre.

### UN GRAND HOTEL A LONDRES

C'est à Albert Gate que s'élève l'ambassade de France, où réside S. E. M. Paul Cambon. A peu de distance de là se trouve l'imposant édifice du Hyde Park Hôtel, le premier Hôtel de Famille de Londres et l'un des hôtels du monde les plus renommés pour leur luxueux confort. Sa situation, avec vue sur Hyde Park et à quelques minutes de marche de Piccadilly Circus, est unique. On y trouve un Salon de Bal et de Réception nouvellement construit, dont les fenêtres commandent la vue de Hyde Park, et dont l'entrée est complètement indépendante de celle de l'Hôtel. C'est un admirable exemple de style Louis XVI, et la ventilation a été l'objet de soins particuliers. Aucun Salon dans Londres ne peut soutenir la comparaison, au point de vue du luxe et des commodités de l'aménagement, avec les Hyde Park Rooms.

Le bâtiment est à l'épreuve du feu. Il est pourvu de quatre escaliers extérieurs en fer, de telle sorte que chaque étage possède quatre sorties situées à l'extérieur, condition de sûreté qui ne se trouve dans aucun autre hôtel de Londres.

Chaque année un nombre croissant de visiteurs se dirigent vers Londres. Pendant le printemps et l'été, les lieux d'un intérêt historique, et aussi les quartiers où se trouvent les grands magasins, sont continuellement remplis d'une foule cosmopolite où nos compatriotes figurent pour une large proportion.

Nulle part il n'est possible d'observer ce fait mieux que dans Hyde Park. C'est là, en effet, que nombre de promeneurs se donnent chaque jour rendez-vous, le matin pour voir S. M. le roi Georges V se livrer à l'exercice du cheval dans Rotten Row, et



dans l'après-midi pour voir S. M. la reine Mary se promener en voiture, généralement accompagnée de S. A. R. la princesse Mary et d'un ou deux des petits princes. C'est dans l'après-midi également que de nombreux représentants de l'aristocratie se promènent en voiture dans Hyde Park.

#### USONS, N'ABUSONS PAS

Avec les chapeaux actuels on voit vraiment peu des visages féminins. Le front disparaît, les yeux s'enfoncent dans l'ombre, les joues cachent leur modelé, il ne reste de bien visible que le nez, la bouche et le menton, mais c'est trop suffisant quelquefois, lorsque ce peu de la figure est sans fraîcheur ou, au contraire, enluminé par un maquillage exagéré.

Cela arrive, car on abuse du rouge et du blanc comme si le soleil du Bon Dieu était parent des feux de la rampe, et les visages de vingt ans finissent par rappeler de vieux masques d'actrices.

Entre nous, c'est absurde et d'une rare maladresse; jamais on ne vit coquetterie se tromper davantage de route. C'est donc rendre service à nos lectrices que de les prémunir contre un entraînement incorrect et plutôt nuisible à la beauté.

Pas de maquillage, coquettes, mes sœurs, mais de simples lotions de Véritable Eau de Ninon. Cela suffira pour rafraîchir l'épiderme, en faire disparaître les rougeurs, les traces de hâle, les petites rugosités et lui donner un éclat absolument naturel.

Cette spécialité de la parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, vaut 6 francs et 6 fr. 50 franco.

#### CHRYSAETHÈME

### Chronique Immobilière

Comme l'annonçait ma dernière chronique, je vais examiner aujourd'hui la question de la dotisation et du remploi des immeubles.

Ces termes assez rébarbatifs ne représentent, somme toute, que des choses assez simples.

Prenons d'abord la dotisation : c'est, en réalité, une immobilisation. Des parents qui marient leur fille et lui constituent une dot entendent prendre des précautions, ils veulent prémunir leur fille contre les dangers de l'avenir, ils veulent que la dot ne puisse disparaître.

Ils donnent un immeuble en le frappant de dotalité : c'est-à-dire que mari ou femme pourront percevoir les revenus, mais ne pourront, même d'accord, toucher au capital. Il leur sera interdit de vendre.

Si par suite de circonstances exceptionnelles, expropriation ou autres, l'immeuble était cédé, le prix n'en pourrait être touché par la propriétaire. Ce prix servirait à l'achat d'un autre immeuble.

La dotisation peut être une utile mesure de précaution. C'est un moyen d'assurer la vie matérielle quoi qu'il puisse arriver.

Le remploi : c'est par exemple le fait, pour la femme dotale qui touche le prix d'un immeuble, de l'employer à l'achat d'un autre immeuble.

Maïs si dans ce cas le remploi est obligatoire, il est au contraire des cas où il est facultatif.

Le notaire qui dresse la quittance du prix de l'immeuble dotal refusera de remettre les fonds au propriétaire. Il sait que sa quittance ne libérerait pas valablement l'acquéreur. Il obligera au remploi.

Au contraire, s'il dresse quittance du prix d'un immeuble propre à un époux, mais non frappé de dotalité, il remet les fonds à l'intéressé s'il le désire.

La conséquence sera que l'époux propriétaire deviendra simplement créancier de la communauté pour la somme qu'elle aura encaissée.

Pour éviter cela et pour plus de sécurité, l'époux peut employer les fonds de la vente à une nouvelle acquisition d'immeuble.

Il devra indiquer alors dans le contrat d'achat la provenance des fonds et préciser qu'il entend faire cet achat à titre de remploi.

Et il obtiendra un avantage considérable : le nouvel immeuble restera propre comme l'était l'ancien. Au lieu d'acquiescer une simple créance contre la communauté, créance qui peut devenir aléatoire, il conservera un droit de propriété. Il aura simplement remplacé dans sa fortune l'immeuble ancien par le nouveau.

Les exigences de la dotisation et du remploi sont parfois fort lourdes à ceux à qui elles s'imposent. On a souvent cherché à les tourner. Mais c'est un jeu fort dangereux, et des affaires retentissantes l'ont encore affirmé il y a quelques années.

Comme propriétés intéressantes, je puis signaler tout d'abord un très joli château Louis XVI, dans la banlieue de Bordeaux. Le parc est parfaitement dessiné, et toute la propriété constitue un ensemble complet sans une faute de goût. Le prix est de 100.000 francs.



Fig. 1. — Habitation Louis XVI. Environs de Bordeaux

Dans une ville de l'Oise, une très belle propriété de 7 hectares. Corps de logis ancien et beau parc. Le tout serait cédé à 180.000 francs.

Dans la même région, un très beau château, rez-de-chaussée et 2 étages. Vastes communs avec écurie pour 15 chevaux. Terres, bois. Le tout d'une superficie de 100 hectares. Le prix est à débattre. L'affaire est très intéressante comme propriété d'agrément et comme placement.

En Auvergne, un beau domaine de 80 hectares. Château moderne avec deux grands salons, salle à manger, cabinet de travail, salle de bains, lingerie, 12 chambres de maître. Le parc a de belles futaies, eaux vives, pièces d'eau. Tout à proximité, deux villes d'eaux très fréquentées. La totalité de la propriété vaut 300.000 francs. Le château et le parc seraient cédés seuls pour 240.000 francs.



Fig. 2. — Château en Auvergne

Dans le Jura, une propriété d'agrément et de rapport. Il y a une maison de campagne très agréable et en outre 38 hectares de bois, vignes, prés, champs avec leurs bâtiments d'exploitation. Le rapport est de 10.000 francs par an. On vendrait à 140.000 francs. L'acheteur aurait donc un

excellent placement et en sus la jouissance de la maison.

A Sainte-Adresse, une villa bien située, récemment construite, avec rez-de-chaussée et deux étages, jardin. Le prix est de 30.000 francs.

Dans la région de Montdidier, j'ai à indiquer deux propriétés intéressantes de 30 et 25.000 francs. Jolies maisons de campagne ayant jardin.

A Compiègne, une villa récemment construite, pourvue de tout le confort moderne, ayant sous-sol, rez-de-chaussée, deux étages et combles. Eau, gaz, électricité, téléphone et calorifère. Dans bâtiment séparé : écurie, remise, sellerie, grenier à fourrage et chambre de cocher. Le prix est de 100.000 francs.

Enfin, dans le Puy-de-Dôme, un magnifique château comportant trois étages, de



Fig. 3. — Château dans le Puy-de-Dôme.

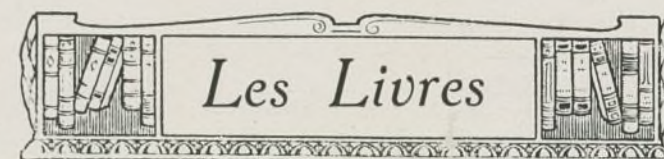
grands communs, un très beau parc avec sources vives et jet d'eau. La propriété a une superficie de 25 hectares. Je pourrais la faire avoir à 180.000 francs.

Je pourrais indiquer encore d'autres affaires, notamment une ferme dans la Somme, d'un prix avantageux, et des propriétés balnéaires (montagne ou mer), mais il faut me borner.

Il suffirait de m'écrire en précisant ce que l'on désirerait, pour que je donne immédiatement toutes indications utiles.

J. CHASSINAT.

Pour tous renseignements, m'écrire 77, boulevard Saint-Michel, Paris.



Ancien officier du cadre de l'École de Saumur, M. le comte de Comminges est un de nos hommes de cheval les plus écoutés. Ses ouvrages spéciaux, *Dressage et menage, le Cheval, soins pratiques, les Races des chevaux de selle en France, l'Équitation des gens pressés*, font autorité. On lira donc avec empressement le livre vivant et fortement documenté qu'il vient de consacrer à l'élevage hippique en Allemagne. Contrairement à un préjugé assez répandu, nous avons beaucoup à apprendre de ce côté. Le cheval de troupe allemand est actuellement obtenu dans une forme très homogène avec des aptitudes excellentes et en nombre plus que suffisant. Que de renseignements intéressants, d'une utilité essentielle, à retenir de l'enquête menée par l'auteur au delà des Vosges sur les haras principaux et les reproducteurs chevalins de l'ennemi héréditaire, sur le concours de Hambourg et les possibilités offertes à l'élevage français, sur les résultats obtenus par les remontes allemandes, sur les écuries de S. M. l'Empereur, sur les chevaux de cuirassiers, de hussards et de uhlans, sur les courses militaires, enfin sur l'École de cavalerie de Hanovre ! Nos éleveurs, nos officiers, nos gouvernants, tous les patriotes, que passionne l'avenir de notre cheval de guerre, ont tout à gagner à recueillir cet ensemble de faits décisifs et d'actualité concernant l'Allemagne hippique.

A travers l'Allemagne hippique, par le comte de Comminges. Un volume in-8° écu illustré. Prix : 5 francs. — Librairie Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>, 8, rue Garancière, Paris.

M. Edmond Rocher ajoute un nouveau recueil à son œuvre poétique. On l'y retrouvera avec sa personnalité de plus en plus forte et plus sûre, que caractérisent l'émotion intérieure, le lyrisme contenu, une sérénité tantôt grave, tantôt familière, et qui s'épanche en méditations, en petits tableaux, en élans passionnés, écrits dans une forme qui semble confidentielle. Tout cela offre beaucoup de charme, et ce nouveau recueil, intitulé *Les aspects*

divins, hérite du privilège de ses aînés : il est somptueusement présenté. Chacun des 35 poèmes qui le composent est illustré de trois vignettes : titre-en-tête, lettrine et cul-de-lampe, dont le ton d'or fané donne toute la qualité au noir profond du texte. Pierre-Eugène Vibert a dessiné et gravé, avec sa belle maîtrise coutumière, le portrait-frontispice, qui est tiré en deux tons sur riche papier d'alfa. Une couverture décorative, imprimée en deux couleurs, vêt le tout. (3 fr. 50. Eugène Figuière, éditeur, 7, rue Corneille.)

Notre ami et collaborateur, M. Edouard Gachot, publie dans la *Bibliothèque Historia* (Jules Tallandier, éditeur, 75, rue Dareau) : *Marie-Louise intime*. Sa vie à côté de Napoléon (1809-1814). Beau volume in-8°, orné de 32 illustrations en ton sur fond (Prix 6 fr.).

De cette œuvre rien n'est encore su, rien n'est connu ; les mémorialistes les plus célèbres ont ignoré Marie-Louise telle qu'elle se révèle dans cet ouvrage, où sont publiées les pièces d'archives de famille, dont près de deux cent cinquante lettres inédites que l'impératrice adressa à la duchesse de Montebello, sa dame d'honneur. Des confidences souvent piquantes, font connaître ce que Napoléon fit pour plaire à l'archiduchesse autrichienne ; et de fait la cour, la chambre et l'alcôve de César trouvent leur Saint-Simon dans Marie-Louise.

Résidences, fêtes, voyages impériaux revivent en de brillantes reconstitutions faites par un historien impartial et dont les qualités d'écrivain coloré et animé tout ce qu'il décrit. Napoléon, que M. Gachot a déjà montré sur les champs de bataille, porte cette fois l'habit de cérémonie ou la robe de chambre, tantôt sévère, tantôt taquin jusqu'aux licences, et tantôt mécontent : ses colères sont alors terribles.

Il fallait illustrer ce livre, d'une manière artistique et par des œuvres originales et peu connues. M. le prince d'Essling en a facilité l'accomplissement en autorisant la reproduction des chefs-d'œuvre de sa galerie, qui ajoutent encore à la valeur du texte.

*Marie-Louise intime*, voilà l'œuvre qui fixe définitivement le caractère, les qualités et les défauts de l'impératrice. Et il est, dans cette forte étude, bien éclairé, le rôle que joua, auprès de Napoléon, la princesse allemande qui l'abandonna en 1814.

A la librairie du *Mercur de France* paraît le tome II du *Cromwell* de Thomas Carlyle, traduit par M. Edmond Barthélemy.

En ce tome s'achève la période militaire de la Révolution d'Angleterre. La seconde guerre civile aboutit à l'exécution de Charles I<sup>er</sup>, tandis qu'à Trédah et à Dunbar, Cromwell écrase la rébellion de l'Irlande et le soulèvement de l'Écosse.

Ce nouveau volume confirmera l'impression qu'avait fait naître le premier : jamais un document psychologique d'une telle importance n'avait été produit, touchant la plus extraordinaire figure de l'histoire d'Angleterre, et l'une des plus extraordinaires figures de tous les temps. C'est, on peut le dire, capital.

Après l'acteur, qui est colossal, le drame, qui est immense, ne revêt pas moins intensément. On croyait connaître la Révolution d'Angleterre : on n'en avait qu'une bien faible image. Quoi de plus vivant et de plus complet que ce récit au jour le jour, fait par Cromwell lui-même, dans la flamme et la sincérité de l'action, en cette *Correspondance* qui embrasse tout, transactions politiques, opérations militaires, affaires religieuses ?

Et, d'autre part, quelle narration d'auteur pourrait être comparée, pour la force de l'évocation, à cet étonnant commentaire de Carlyle, qui semble, comme disait Taine, avoir été écrit par un Covenantaire de cette époque ?

Tous les amis de l'Histoire, déjà redevables envers M. Edmond Barthélemy de tant d'alertes critiques au *Mercur*, lui sauront un nouveau gré de leur rendre accessible le chef-d'œuvre de Carlyle, en lui donnant — tâche savante et délicate — une forme vraiment française.

Dans le *Sourire de la Joconde*, que publient les *Éditions du Courrier français* (25, rue de Richelieu), Jean Madeline s'est plu à réunir comme une galerie de femmes où, à travers les pays et les costumes les plus divers, depuis la Sulamite biblique jusqu'aux Parisiennes les plus modernes, sont présentées les expressions mobiles, subtiles et si difficilement saisissables de l'éternel sphinx féminin. A ce livre passionnant signé par un homme, il fallait le visa d'une femme : Myriam Harry en a écrit l'exquise et spirituelle préface. Ce livre est d'une lecture aimable et d'un style charmant.

*Le Rouge aux Lèvres* : M. Lionel Nastorg, dont on connaît le délicat talent de poète, ne pouvait mieux choisir pour titre de son roman que cette formule symbolisant l'éternelle coquetterie féminine, qui amuse ceux qui savent y résister, qui blesse cruellement ceux qui en sont dupes. Mais il sera pardonné à M. Lionel Nastorg d'avoir poursuivi les ruses du sexe ennemi, pour tout le plaisir qu'on aura pris à lire ce roman si original et si vrai. (Librairie Ollendorff.)



## SOUVENIRS D'ITALIE

Les deux belles expositions organisées, en 1911, à Rome et à Turin, ont ajouté des séductions passagères à toutes les séductions éternelles par quoi l'Italie nous charme et nous voit accourir sans cesse plus nombreux, plus fervents, vers ses admirables décors d'histoire et de rêve.

Fêtes de l'Art à Rome, à Turin fêtes du Travail, ces attractions merveilleusement organisées fournirent à ceux qui ne la connaissaient pas encore, un heureux prétexte pour visiter l'Italie, et à ceux qui l'avaient déjà parcourue, une impérieuse occasion d'y revenir. C'est pour ces deux catégories de pèlerins que nous avons demandé à M. PIERRE VIGNAL des *Souvenirs d'Italie* qui leur rappelleront quelques-unes de leurs visions et de leurs sensations les plus caractéristiques.

On saura gré à ces images expressives, et à leur auteur, dont elles disent le goût infiniment délicat, le talent si libre et la sensibilité si pénétrante, de n'avoir pas tenté d'évoquer les grands aspects classiques et connus de l'Italie, mais seulement des aperçus heureusement choisis de son charme le plus discret, le plus intime. Elles y gagnent une éloquence particulière que ne manqueront pas d'apprécier également ceux qui n'ont fait que passer, et ceux qui sont revenus bien des fois, comme le peintre lui-même, se recueillir et méditer devant les pierres moussues, les eaux murmurantes, les architectures séculaires.

En ce coin du Forum traversé par la vie moderne, en cette fontaine qui pleure sur une terrasse abandonnée de Frascati, comme dans sa vision si harmonieuse du Palais Ducal et dans sa fière et lamentable façade vénitienne, M. Pierre Vignal a su concentrer l'âme nostalgique des très vieilles choses exilées dans notre siècle. Parce qu'il en fut toujours le pieux admirateur, il en est devenu aussi le confident, et il lui a été donné d'exprimer dans le langage artistique le plus sincère et le plus savoureux, ce que nous avons tous ressenti en flânant à travers la campagne romaine ou sur les canaux de Venise.

Quels souvenirs préférer à ceux dont la grâce discrète va perpétuer les trop rares instants que nous avons pu donner au rêve?



## SOUVENIRS D'ITALIE

Les deux belles expositions organisées, en 1911, à Rome et à Turin, ont ajouté des séductions passagères à toutes les séductions éternelles par quoi l'Italie nous charme et nous voit accourir sans cesse plus nombreux, plus fervents, vers ses admirables décors d'histoire et de rêve.

Fêtes de l'Art à Rome, à Turin fêtes du Travail, ces attractions merveilleusement organisées tourmentent à ceux qui ne se connaissent pas encore, un heureux prétexte pour visiter l'Italie, et à ceux qui l'avaient déjà parcourue, une impérieuse occasion d'y revenir. C'est pour ces deux catégories de pèlerins que nous avons demandé à M. PIERRE VIGNAL, des Souvenirs d'Italie qui leur rappelleront quelques-unes de leurs visions et de leurs sensations les plus caractéristiques.

On aura été à ces images expressives, et à leur auteur, dont elles disent le goût infiniment délicat, le talent si libre et la sensibilité si pénétrante, de n'avoir pas tenté d'évoquer les grands aspects classiques et connus de l'Italie, mais seulement des aspects heureusement choisis de son charme le plus discret, le plus intime. Elles y gagnent une équilibre particulière que ne manqueraient pas d'apprécier également ceux qui n'ont fait que passer et ceux qui sont revenus bien des fois comme le peintre lui-même se recueillir et méditer devant les pierres muettes, les canaux murmurants, les architectures séculaires.

En ce coin du Forum traversé par la vie moderne, en cette fontaine qui pleure sur une terrasse abandonnée de l'Etrurie, comme dans sa vision si harmonieuse du Palais Ducal et dans sa fièvre et lamentable façade vénitienne, M. Pierre Vignal a su concentrer l'âme nostalgique des très vieilles choses exilées dans notre siècle. Parce qu'il en fait toujours le mieux admirateur, il en est devenu aussi le confident, et il lui a été donné d'exprimer dans le langage artistique le plus sincère et le plus savoureux, ce que nous avons tous ressenti en flânant à travers la campagne romaine ou sur les canaux de Venise.

Quels souvenirs précéder à ceux dont la grâce discrète va peindre les trop rares instants que nous avons pu donner au rêve?





LE FORUM ROMAIN









UN JARDIN A FRASCATI









UN CANAL, VENISE









LE PALAIS DUCAL, VENISE



